

Charlotte au Pays des mots
Petite grammaire métaphorique

Emmanuelle Erny-Newton

"Français : étudier leçon sur la nature des mots, de la page 32 à la page 42"

A plat-ventre sur la moquette verte de sa chambre, amollie par huit heures de cours d'intérêt inégal, Charlotte avait ouvert sans enthousiasme son livre de grammaire.

Elle aimait le français, mais pas la grammaire. Elle aimait jouer avec les mots, mais pas les ranger par catégories.

Elle eut un petit rire sarcastique en lisant le titre de la page 32 :

"La nature des mots"... Nature ? Celle avec de la verdure, des feuilles, des fruits, et un grand morceau de ciel ?

... C'est le mot nature qui lui avait répondu :

*n, comme un pont pour passer de chez toi à chez moi,
a, comme une pomme, tombée pour toi de
t, l'arbre de la connaissance, perdu dans l'
u, herbes hautes balayées par un
r doux et neuf...*

Elle était en train de se dire que l'"*r doux et neuf*" sentait surtout le vieux papier, lorsque le "e" muet, tapi dans l'ombre du mot, avait soudain bondi jusqu'à son oeil, attiré son esprit, puis tout son corps, dans les méandres de ses spirales silencieuses. Elle avait senti son être entier se soulever, tourner, et plonger de plus en plus profond dans la page changée en mer. Les mots dansaient autour d'elle et l'entraînaient dans un tourbillon frénétique, tant et tant, qu'elle perdit ce que les gens sont d'ordinaire sensés trouver dans les livres : elle perdit connaissance...

Lorsqu'elle rouvrit les yeux, la spirale était encore là, mais elle avait pris la forme d'un hémicycle de bois sombre, où se découpaient des silhouettes d'hommes et de femmes.

Étendue sur le dos, étourdie, Charlotte scannait sans comprendre ses alentours. Elle n'était plus dans sa chambre, c'était certain ; mais ça n'était pas non plus un hôpital ... En fait, la scène lui rappelait une composition qu'elle avait vue l'an dernier au musée de cire : les gens étaient habillés comme au temps de la révolution. Il y avait deux groupes distincts de personnes, l'un formé de gens assez simplement vêtus, l'autre de personnes richement parées : elle distinguait le lustre immodeste du satin, et le velouté luxueux de la soie.

- Êtes-vous un nom ?

La question la fit sursauter - les statues de cire n'étaient pas sensé parler. La femme qui s'adressait à elle se trouvait à la tribune, et surplombait l'endroit où Charlotte était allongée.

Charlotte se redressa rapidement, et se sentit rougir, depuis les joues jusqu'aux oreilles : la femme avait un port hautain, sa chevelure blonde éclatante, ramenée en trois niveaux superposés de boucles artistiquement rangées, lui donnait une allure impressionnante. Chaque partie de son être semblait avoir été étudié en détail, pour donner une impression de perfection.

La femme répéta plus fort, les yeux droits dans ceux de Charlotte :

- Êtes-vous un nom ?

- Si je suis un nom ? ... Je ne comprends pas...J'ai un nom, mais comment pourrais-je en être un ?

La belle femme eut un mouvement de recul outré ; elle avait pâli brusquement sous son fard, son front s'était plissé de fines vaguelettes, son nez aristocratique s'était pincé :

- ... Comment ? Vous avez un nom ? Ne soyez pas irrévérencieuse, aucun mot ne peut posséder un nom, il n'y a que les noms qui possèdent, ici !

- Ici ? Mais où est-ce, ici ?

- Au pays des mots, évidemment !

Charlotte ouvrit la bouche pour parler, mais rien ne sortit. « Au pays des mots », la phrase résonnait dans sa tête, sans qu'elle puisse arriver à se figurer totalement ce qu'ils voulaient dire.

- Vous êtes ici parmi les membres du gouvernement, uniquement des noms, bien sûr ! reprit la belle femme, Bien que même là, il ne faille pas mélanger les torchons et les serviettes : j'ai le bonheur de faire partie de l'assemblée la plus honorable, l'assemblée des noms propres. Chacun de nous porte la marque de sa noble lignée...

- Noble ! noble ! Quel est l'intérêt d'être noble ?

C'était un homme qui avait crié, du fin fond de l'hémicycle, en direction de la belle aristocrate. Sous le coup de la colère il s'était dressé d'un bond, comme un ressort trop longtemps contenu. Il faisait partie des gens modestes que Charlotte avait repérés tout à l'heure. Ses traits réguliers étaient plaisants : ce n'était pas une beauté éclatante et immédiate, comme celle de la femme noble qui avait parlé ; son charme était plus impalpable, changeant avec chacun des sentiments qui habitaient tour à tour son visage.

Il se tourna vers Charlotte, et continua :

- Moi, je fais partie du tiers-état des noms, les "noms communs" comme ils les appellent avec mépris ! Sans jabot et sans culotte, mais avec la vraie richesse...

- Quelle richesse ? s'emporta la femme. Vous commencez minuscules, et minuscules vous continuez ! Nous, par la majesté de la Majuscule, nous commençons toujours avec panache !

- ...mais vous finissez aussi modestement que nous : de minuscule en minuscule, vous courez à votre mort, cet espace blanc entre les mots, comme une mer de silence entre les îles de nos sens... Le sens ! Voilà notre vraie grandeur, à nous les noms ! Mais vous, si propres soyez-vous, vous ne désignerez jamais que du concret : concret l'Himalaya, concret Paris, et concret la Seine ! Nous, si communs soyons-nous, nous seuls avons nos intellectuels éthérés, nos noms abstraits comme des bulles de savon, et changeants comme leurs frissons irisés : "amour", par exemple, a mille visages ; "haine" aussi ; et "bonheur", et "malheur" ! Et "peur", et "courage"... l'Himalaya, lui, n'a qu'une silhouette.

Au jeu des faux-semblants, vous gagnez d'une majuscule, mais que le sens démêle nos écheveaux, et nous gagnons de plus d'une pelote !"

Ce discours passionné avait transporté les noms communs, qui applaudissaient et hurlaient leur soutien inconditionnel à leur champion, ce petit nom plus fier que la noblesse. Les noms propres, eux, désapprouvaient avec des moues de dégoût et d'aristocratiques interjections : "Fi donc !", "Peuh !". Il semblait à Charlotte que deux vagues immenses agitaient l'hémicycle,

poussées à la rencontre l'une de l'autre ; mais jamais les eaux ne se mêlaient ; et toujours la clameur augmentait.

N'y tenant plus, Charlotte s'enfuit de l'hémicycle en courant, les mains sur les oreilles, droit devant elle.

A bout de souffle, elle déboucha dans un couloir de marbre sombre. Ses pas précipités résonnaient trop fort, elle se laissa choir sur le sol froid, et pour retrouver un moment de calme dans le tumulte de sa tête, elle resta là, à fixer le noir scintillant du marbre, devant elle.

« Le pays des mots »

Sa respiration était précipitée, elle ferma les yeux le temps de reprendre le contrôle de son souffle, et les rouvrit.

C'est alors qu'elle se rendit compte qu'elle n'était pas seule ; loin de là. Dans cette antichambre de l'hémicycle, une foule de petits êtres semblait attendre... attendre quoi ?

- Qui êtes-vous ? Que faites-vous ici ? demanda-t-elle au plus proche d'une voix incertaine

- La ? répondit-il d'un ton absent à peine audible, et totalement désintéressé.

- Oui, là...

Mais l'autre, le regard vague et morne, ne semblait plus entendre Charlotte. Étonnée, interdite, elle se tourna vers deux autres petits hommes qui se trouvaient près d'elle, et s'efforça de prendre une attitude dédagée -comme lorsqu'on est vexé, mais qu'on ne veut pas le montrer- :

- Dites, il répond toujours sur ce ton, votre ami, ou est-ce le son de ma voix qui le gêne ?

- Ton ?

- Son ?

Charlotte sentit son coeur marquer un temps d'arrêt : ces deux-là avaient le même timbre de voix que le précédent, leur regard était tout aussi inexpressif, et leur attitude tout aussi passive...

Élargissant son champ de vision, elle constata que chacun des membres de cette petite foule ressemblait aux trois spécimens qu'elle venait de côtoyer. C'était des gnomes, sans aucun intérêt esthétique ni intellectuel : leur visage, leur corps entier, paraissait inhabité, comme sans âme.

Aucun n'avait d'ailleurs réagi à l'arrivée, puis aux questions de Charlotte.

"Ils ont dû subir un lavage de cerveau... se dit-elle, et l'angoisse qu'elle avait réussi à contenir tant bien que mal l'assaillit, serrant sa gorge mieux que des tenailles. Le pays des mots ? Qu'est-ce que ça voulait dire ? Et depuis combien de temps était-elle là ? Ses parents allaient sûrement se faire du souci. Et comment sortir de cet endroit, retrouver son monde ?

Charlotte se souvint brusquement qu'elle avait toujours son téléphone sur elle. Elle palpa la bosse qu'il faisait dans la poche de son jean, soupira de soulagement et le sortit vivement ; la présence de cet objet familier lui redonnait espoir. Jamais elle n'avait composé le numéro de chez elle avec une telle fougue – pourvu que j'aie une connexion ! – la connexion avait semblé se faire, mais à l'autre bout, personne ne répondait... Un texto ! Elle allait envoyer un texto ! Un message écrit, ça reste, ça attend patiemment son destinataire...

Charlotte réfléchit un moment pour trouver ses mots, puis composa son SOS, mais pas en SMS : dans cet étrange pays... des mots –si c'était bien là qu'elle était-, une sorte de peur superstitieuse la retint d'utiliser ce langage composé de chiffres autant que de lettres, d'abréviations autant que de mots.

Le message disait : « Je suis prisonnière du pays des mots. Aidez-moi, faites que je revienne !! ». Sa relecture la laissa insatisfaite : comment expliquer l'étrangeté de sa situation ? Ses parents allaient-ils comprendre ? Elle se décida finalement à envoyer le message, mais il y eut alors comme une vibration sur l'écran bleuté du téléphone ; les mots s'en détachèrent soudain, et se mirent à léviter, à tourner jusqu'au-dessus de la tête de Charlotte, et s'écrasèrent au sol dans un bruit de cristal brisé.

Pour ne pas paniquer, pour garder son self-control, elle se concentra à rassembler de la main tous ces éclats de voix éparpillés au sol. Et tout à coup, elle arrêta son mouvement et se figea : elle avait la sensation qu'on l'observait... pas les petits êtres, non : étonnement, la présence semblait émaner d'une des dalles de marbre du sol. Écarquillant les yeux, elle se pencha plus près, tout près de la pierre. Sous son souffle chaud, la pierre se gondola, s'enfla et une forme s'en détacha :

- Bonjour !

La voix était grave, presque comme celle d'un homme. Pourtant c'était une femme aux yeux pailletés comme le marbre dont elle était sortie, qui s'adressait à elle.

- N'ayez pas peur, je ne vous ferai aucun mal : j'ai vu votre intervention, dans l'hémicycle des noms, et quelqu'un qui a pu ainsi troubler leur quiétude par sa seule apparition sera toujours cher à mon cœur !

Charlotte se redressa, les idées en point de suspension. La femme n'était pas très grande, mais râblée, musclée. Sa peau blanche était striée de veines noires, mais ces marbrures disparurent progressivement, rendant à ses bras leur couleur chair. La femme était vêtue d'une tunique sans manches, serrée à la taille par une ceinture de corde, et portait de hautes bottes de cuir souple.

La voix pâteuse, Charlotte s'entendit demander - plus par réflexe que par curiosité vraie-:

- Vous... qui êtes-vous ?

- "froidement", adverbe de manière, voilà comment on me nomme, dit l'autre en souriant de l'air hébété de Charlotte. Nous sommes un peu caméléons, nous autres adverbes de manière... Mais j'espère que je ne vous ai pas fait peur...

- Oh, je crois que depuis que je suis ici, je ne sais plus avoir peur. Vous voyez, pour avoir peur, il faut comprendre la situation dans laquelle on se trouve, et voir qu'il y a du danger... Moi, depuis que je suis arrivée ici, je ne comprends rien... Ici, rien n'a de sens...

- Ah pardon ! nous autres adverbes, nous avons un sens ! Moi par exemple, "froidement", je veux dire : "en gardant la tête froide et lucide", ainsi que "fraîchement" ; et oui, j'ai deux sens, c'est cela la vraie richesse !

Les noms aussi ont du sens - même si je ne les estime pas, je ne peux nier qu'ils ont du sens-. Et puis les verbes, nos petits poupons, et les adjectifs qualificatifs, tous ceux-là ont du sens ! Chez les conjonctions et les prépositions, déjà, le sens est plus ... fonctionnaire. Mais l'apothéose, c'est bien évidemment eux, les déterminants : aucun sens !

Elle avait pointé avec mépris vers la foule immobile et silencieuse des gnomes...

- Mais pourquoi sont-ils ainsi ?

- Je viens de vous le dire : parce qu'ils n'ont pas de sens ! Ce sont les laquais des noms ; seuls, ils ne sont rien, ils n'existent que par le nom qu'ils servent...

Toujours en parfait accord avec lui... -"le" ! Quel est le sens de "le"? Je vous demande un peu !- Je parle de "le", mais c'est un exemple au hasard ! Il n'y en a pas un pour rattraper l'autre : articles, adjectifs, même combat ! D'ailleurs vous l'avez constaté vous-même, tout-à-l'heure, avec « la »... Les déterminants adjectifs ne sont guère mieux : les démonstratifs, des nabots avec un "ce-veu sur la langue", extravertis, un index toujours pointé en avant, et qui ponctuent tout ce qu'ils disent de façon grotesque ; les possessifs, avortons besogneux et tatillons : ils rendent toujours à César ce qui appartient à César... - vous savez, vous en avez rencontré deux, tout-à-l'heure: "ton" et "son" -

Quant aux adjectifs indéfinis, ils énervent tout le monde avec leur imprécision : ils ne savent pas compter : certains, plusieurs, ... Mais parlons plutôt de vous ! Et tout d'abord, qu'avez-vous voulu dire lorsque vous avez déclaré devant l'assemblée des noms : "J'ai un nom !" Êtes-vous réellement parvenue à soumettre un nom à votre loi ? Et dans ce cas, quel genre de mot êtes-vous ?

- Je ne suis pas un mot !

Charlotte avait crié cela, excédée.

- Un non-mot, alors... coupa l'adverbe, pensivement, sans remarquer le ton peu courtois de Charlotte. J'en ai entendu parler, mais jusqu'à présent, je croyais qu'on avait réussi à retenir ces borborygmes barbares aux confins de notre contrée.

-Vous ne comprenez pas, dit Charlotte, radoucie, je ne suis ni un mot, ni un non-mot, mais une oui-fille... Oh ! Je me mets à parler aussi bizarrement que vous ! Comment vous expliquer ? Ici, si j'ai bien compris, nous sommes au pays des mots, c'est bien cela ?

La femme acquiesça, et Charlotte avala la boule qu'elle sentait se former à nouveau dans sa gorge.

- C'est cela, reprit Charlotte pour s'en convaincre, nous sommes au pays des mots. Vous avez forme humaine, mais votre apparence et votre caractère ne sont là que pour représenter quel genre de mot vous êtes ; moi, c'est le contraire : je suis une fille - pas le mot "fille", mais la personne de chair qui est le sens du mot "fille"-. Mon nom particulier à moi, c'est Charlotte ; "Charlotte", c'est le mot qui m'évoque quand je ne suis pas là, qui me représente, qui me symbolise.

- Je vois... et... vous êtes toute seule de votre espèce ?

- Ici, j'ai bien peur d'être toute seule de mon espèce, répondit Charlotte - encore, le noeud dans sa gorge.

- Je vois, répéta encore l'adverbe. Elle avait l'oeil brillant et semblait remplie d'une excitation grandissante et à peine contenue.

- Je veux retourner chez moi ! cria Charlotte, sans plus se contenir. Ses yeux s'étaient emplis de larmes qui brouillaient sa vision.

- Plus doucement... répondit « froidement » en regardant avec inquiétude autour d'elles. Elle passa un bras protecteur autour des épaules de la fillette, ce qui aida Charlotte à reprendre pied.

- Venez, dit doucement l'adverbe, je vous ramène à notre campement ! De toutes façons, ce n'est pas sûr pour vous de rester ici, à la merci du premier nom qui passe. Au campement, vous serez en sécurité, et je vous présenterai aux compatriotes qui luttent contre la dictature

des noms... vous leur expliquerez qui vous êtes, et peut-être que quelqu'un aura une idée sur la façon de vous renvoyer chez vous... On leur fera aussi un rapport sur l'incident d'aujourd'hui : vous dans l'hémicycle, le trouble des noms lorsque vous leur avez dit « J'ai un nom ».

Elle avait dit ça en imitant la voix de Charlotte, le cou tendu en une attitude comique, et la simple évocation de l'incident lui secoua les épaules d'un rire contenu.

- Un rapport ? demanda Charlotte, tout en se laissant entraîner par « froidement » à l'extérieur du bâtiment, Pourquoi un rapport ?

- Mais ma chère, nous sommes en guerre ! Nous sommes en guerre contre les noms ! Jamais nous ne nous soumettrons ! Imaginez ça, se soumettre en genre, et en nombre, comme les déterminants ; et puis quoi encore ? Nous sommes des rebelles, des guérilleros !

Super, pensa Charlotte, non seulement je me retrouve sans explication au pays des mots, mais en plus ils sont en guerre les uns contre les autres... J'espère qu'ils n'ont pas encore découvert la bombe atomique.

Elles allaient à travers champ, à présent, l'hémicycle des noms diminuait dans leur dos jusqu'à disparaître, et Charlotte en venait à se dire qu'elle avait peut-être rêvé tout ça. Mais il y avait l'adverbe, là, devant elle ; « froidement » avait ramassé un bâton pour se frayer un chemin dans les hautes herbes. Malgré sa taille modeste, elle possédait effectivement l'allure d'un guérillero : en un mouvement souple et puissant, elle fouettait les herbes, et son pas était ferme sur le sol pourtant inégal ; tout indiquait qu'elle avait l'habitude de vivre ainsi au grand air, traçant sa route indépendante. Rien à voir avec le regard mort de ces zombies de déterminants. Charlotte se remémora en frissonnant sa rencontre avec « la », et avec les possessifs « ton » et « son ». Des enveloppes vides, voilà ce qu'ils étaient réellement, attendant les noms pour vivre à leur contact.

Elles marchèrent ainsi un quart d'heure, peut-être, à travers une nature d'été finissant. L'air était tiède et sentait le foin. Finalement, elles arrivèrent au campement des rebelles, lové entre une forêt touffue et une petite rivière vive. Des dizaines de tentes brunes se serraient comme des rondes de champignons après la pluie.

Aussitôt arrivées, une foule d'adverbes se pressa pour les accueillir. Fièremment, « froidement » entreprit de présenter Charlotte, qui serra des dizaines de mains de femmes. Aucun homme, étrange. Finalement, n'y tenant plus, elle demanda à « froidement » :

- Il n'y a que des femmes, dans le campement ?

- Plus de femmes que d'hommes, ça c'est sûr ! répondit « froidement » en riant. Mais il y a tout le gang des *voyous*.

- Les voyous ?

- Oui, enfin, c'est comme ça que nous les appelons, mais c'est un surnom... Ce sont les adverbes qui sont issus d'adjectifs finissant par une voyelle. Voyou-voyelle, vous comprenez le rapport, à présent ?

- Non.

Sans se formaliser de la lenteur d'esprit de Charlotte, « froidement » enfourna son pouce et son médius dans la bouche, et émit un sifflement aussi puissant qu'inattendu en direction de quelqu'un que Charlotte ne distinguait pas.

- Eh, « infiniment », viens ici que je te présente à la demoiselle ! Elle croit qu'il n'y a pas d'homme, ici.

Un adverbe avec une carrure d'athlète se fraya un chemin dans la foule, et vint serrer vigoureusement la main de Charlotte :

- Je suis « infiniment », heureux de faire votre connaissance ! dit l'homme. Bienvenue au camp avancé de la résistance anti-noms. Comme vous l'avez sans doute compris, nous sommes spécialisés dans les filatures et enquêtes, un rôle qui nous va comme un gant !

- Ah bon ? Pourquoi ?

- Mais parce que nous autres, adverbes de manière, sommes des caméléons : si l'on nous voit rôder près des noms, il nous suffit de prétendre être un adjectif qualificatif au service de l'un d'eux... C'est un jeu d'enfant : on ne "-ment" pas, et le tour est joué !

- Comment cela ? Vous ne mentez pas, alors que vous vous faites passer pour ce que vous n'êtes pas ?

- Non, non, j'ai dit : "on ne "-ment" pas" ! Je m'explique : si je cache le "-ment" qui est à la fin de mon nom, et qui révèle à tous que je suis adverbe de manière, de "infiniment", je deviens "infini", et tout le monde me prend pour un adjectif qualificatif ! Hop! Le tour est joué...

Charlotte ne comprenait rien à cette explication :

- Et quel est l'intérêt de se faire passer pour un adjectif qualificatif ?

- Mais pour pouvoir approcher et espionner les noms sans éveiller les soupçons, bien entendu ! reprit à son tour « froidement ». Les adjectifs qualificatifs font partie de la cour des noms, ils sont leurs peintres officiels, leurs ménestrels, leurs bouffons, ... ils sont à leur service, et doivent toujours s'accorder avec eux. Moi, par exemple, avant d'être adverbe, j'étais adjectif qualificatif, et j'étais souvent au service du nom "regard". On disait : "Il a le regard froid du tueur !", ou encore " Le froid regard de la mort planait sur lui...". Mais devant ou derrière le nom, je devais lui obéir en tout, genre et nombre ! Ca n'est pas une vie, vous savez... Alors j'ai décidé de m'affranchir : j'ai adhéré au parti des adverbes, et pour prouver mon indépendance par rapport au nom, j'ai ma carte: "-ment" ; grâce à elle, je suis é-ment-cipée ! Ces quatre lettres ont changé ma vie ; c'est le signe distinctif de tous les adjectifs qualificatifs affranchis ! Depuis, je peux m'exprimer seule ! Je peux aller où bon me semble dans les phrases, et choisir d'envoyer mon souffle froid sur un ancien compatriote, un adjectif qualificatif : " Elle était froidement belle.", ou même sur un verbe: "Il parlait froidement !" - mais avec les verbes, c'est facile, on est tellement vulnérable à cet âge tendre...

Charlotte choisit d'ignorer cette dernière réplique sur les verbes, qu'elle ne comprenait pas. Par contre, elle mit en valeur ce qu'elle avait saisi dans tout ça :

- Ah, mais oui ! Je sais cela : on obtient un adverbe en ajoutant -ment à l'adjectif au féminin ! récita-t-elle, réminiscence de ses cours de grammaire passés.

« Infiniment » toussota, comme pour rappeler sa présence à Charlotte :

- Pas toujours au féminin, l'adjectif...dit-il, les deux pouces pointés dans la direction de son torse bombé.

- Mais oui voyons, reprit « froidement » avec un brin d'impatience dans la voix, c'est ce que je vous disais tout à l'heure : nos *voyous*, ce sont des adverbes qui viennent d'adjectifs finissant par une voyelle : « infini » n'a pas eu besoin de devenir féminin pour obtenir son -ment.

- Aaah... J'ai compris maintenant ! Alors, attendez, laissez-moi deviner les autres hommes de ce campement... heu... « poliment » !

- Exact, répondit une voix polie, et un jeune homme sortit en souriant de sous une tente proche.

- Attendez ! je vais en trouver un autre ! s'exclama Charlotte, que sa réussite galvanisait... « joliment » !

- Excellent ! dit un petit homme derrière elle, avec une barbe parsemée de fleurs des champs.

- Un autre ! Heu... « remerciement » !

Il y eut instantanément un oh ! d'indignation générale. Tous les adverbes s'étaient figés, et à leur visage, Charlotte vit qu'elle avait dû les insulter par mégarde.

- Quoi ? Qu'est-ce que j'ai dit ? murmura Charlotte, toute déconfite.

- « Remerciement » n'est pas un adverbe. Il finit par -ment, mais c'est juste une coïncidence. Mon enfant, vous dites bien UN remerciement, n'est-ce pas ? Et bien un mot qui se fait servir, comme ça, par un déterminant, n'est pas un adverbe, ce ne peut être...

... qu'un nom ! finit Charlotte. Bien sûr, que je suis bête !

- Tout ce qui finit en –ment n’est pas forcément un adverbe. Et d’ailleurs tout adverbe ne finit pas en –ment.

Charlotte ne connaissait pas la femme qui venait de parler. Elle était grande, et par son allure, on voyait qu’elle avait l’habitude d’être écoutée.

- Je me nomme « doctement », et si vous le voulez bien, je vais vous instruire plus avant sur notre espèce.

Sans attendre une réponse, « doctement » attrapa Charlotte par le bras, comme si elle s’apprêtait à lui faire une confidence, et commença :

- Les adverbes de ce campement sont les adverbes en –ment, des adverbes de manière : nous décrivons la manière dont les choses sont, la façon dont les actions s’effectuent ; en cela, on peut voir que nous sommes issus d’adjectifs qualificatifs. Cela nous donne la capacité d’espionner les noms sans nous faire repérer. Mais d’autres adverbes jouent un rôle complémentaire au notre, dans la résistance anti-noms ; il y a par exemple notre service de renseignement, les adverbes interrogatifs, qui préfèrent poser des questions : qui ? quand ? comment ? pourquoi ? Nous avons aussi nos cartographes, les adverbes de lieu: où, là ; ceux-ci sont faciles à reconnaître, à cause de cet accent au-dessus d’eux, comme un doigt qui indique le chemin...

- L’accent grave, vous voulez dire ? reprit Charlotte, contente de trouver enfin une bribe de son savoir à ajouter à l’explication de l’adverbe.

- Tout à fait ! reprit « doctement » sans s’émouvoir.

Tout en parlant, l’adverbe avait entraîné Charlotte jusqu’au grand feu qui brûlait, au milieu de campement. La nuit commençait à tomber, et avec elle la fraîcheur, si bien que la chaleur du feu fut la bienvenue. Une foule d’adverbes les y avaient suivies, par curiosité pour cette nouvelle arrivante, et par intérêt pour la conversation de « doctement » : ils l’écoutaient comme on écoute un ancien raconter la mythologie de sa terre. « Doctement » était intarissable lorsqu’elle parlait des siens ; elle semblait connaître chaque adverbe personnellement. Charlotte apprit, avec une surprise quasi jubilatoire, que « oui » et « non » étaient des adverbes. Logique, se disait-elle, aucun déterminant ne les sert, ils n’ont pas de genre, pas de nombre, ils sont libres comme l’air...

Et elle sentait grandir en elle cet intérêt particulier qui naît de l’émotion : jamais plus elle n’oublierait ce qu’étaient les adverbes ; dans sa tête, ils avaient pris corps, ils avaient pris chair. Ils étaient une grande famille, leurs caractères étaient similaires, pensait Charlotte en scrutant les dizaines de visages que les flammes du feu creusaient d’ombres singulières.

Elle eut un retour de spleen, un début d’angoisse : et sa famille à elle ? Les reverrait-elle jamais ? « doctement » dut le voir, car c’est à ce moment qu’elle lui demanda :

- Parlez-moi de votre monde, mon enfant. D’où venez-vous ?

- Je viens... du pays des gens. Pas du pays des mots. Je ... suis une personne, et j’utilise des mots pour m’exprimer.

- Mais nous aussi ! interrompit l’adverbe, Quelle différence entre les mots et les... « gens », comme vous les appelez ? Nous sommes des mots, et nous nous exprimons...

- Heu... non, pas exactement : vous *êtes exprimés* par les gens, pour qu’ils s’expriment.

- Je ne comprends pas, reprit l’adverbe, si les gens ont besoin de nous pour s’exprimer, c’est plutôt nous qui les exprimons.

Charlotte s’apprêtait à contre argumenter, avalant une grande goulée d’air en prévision de sa tirade qu’elle imaginait longue... mais laissa filer le tout en un long soupir, frappée qu’elle était par un souvenir : il y a longtemps, quelqu’un lui avait dit que les Inuits avaient 13 mots pour décrire la couleur de la neige ; la couleur de la neige qui tombe, celle de la neige tassée et dure, celle de la neige qui gèle, celle de la glace encore fragile, celle de la glace lisse et robuste, celle de la glace qui fond, et ainsi de suite... En comparaison, qu’est-ce que le français lui permettait pour décrire tous ces états ? « Neige », « glace », c’est tout. D’ailleurs,

elle aurait été bien en peine de repérer les treize couleurs de la neige. Les mots avaient façonné non seulement ses idées, mais son regard.

Un bruit inattendu se produisit soudain dans la nuit presque tombée. Une sorte de grondement lointain et continu, qui n'était pas animal. Difficile à identifier. Il y eut des remous interrogateurs, autour du feu, et doctement se leva pour investiguer.

Charlotte, intriguée elle aussi, la suivit, si bien qu'elles se trouvèrent toutes les deux à se frayer un chemin entre les blés mûrs, se dirigeant grâce au son qui diminuait rapidement d'intensité. Charlotte remarqua avec étonnement que depuis qu'elles s'étaient mises en marche, la luminosité avait augmenté. C'était maintenant le petit jour, sans qu'on ne soit jamais entré dans la nuit.

Sortie du champ de blé, « doctement » longea la rivière vive qui bordait le village. Elles marchèrent en silence pendant dix minutes, peut-être, guettant les bruits ; et sans prévenir, le grondement réapparut derrière elles.

- Couchez-vous ! ordonna « doctement », et elle entraîna Charlotte à terre.

Le bruit grossit et s'intensifia ; c'était un bruit rythmé, trop régulier pour n'être pas produit par une machine. D'ailleurs, il y avait de la ferraille, là-dedans... Charlotte ne comprit ce que c'était que lorsqu'elle le vit passer, juste de l'autre côté du cours d'eau : un train, un long train à vapeur. Il n'allait pas très vite, et laissait derrière lui une odeur persistante de charbon brûlé, ainsi qu'une traînée de nuages en points de suspension.

- Vous les avez vus ? demanda « doctement » une fois que le train se fut éloigné. L'adverbe semblait très préoccupé, tout à coup.

- Vu quoi ? le train ?

Mais « doctement » était toute à son inquiétude :

- Ca, parole d'adverbe, c'était un mouvement de troupes ! Un plein convoi de noms avec leur suite, partis rallier d'autres noms.

- Comment le savez-vous ? dit Charlotte un peu plus fort, pour capter l'attention de l'adverbe.

- J'ai repéré quelques conjonctions de subordination ; c'est bon, ça, parce que quand elles sont de la partie, ça veut dire que les noms guerroient entre eux ! Il faudrait que je sache où ils vont...

Charlotte s'apprêtait à demander des éclaircissements, mais elle se fit couper le sifflet : un autre train, dans la distance ; et qui approchait.

Il passa, avec le même crissement rythmé que le précédent, les mêmes nuages de fumées en points de suspension ; à nouveau, doctement s'allongea prestement dans les hautes herbes, enjoignant Charlotte à en faire autant. L'adverbe était tombé silencieux, et observait avec intensité les wagons qui défilaient en contrebas.

Une fois le train passé, elle regarda Charlotte : « Bizarre, tous ces mouvements de troupes... » mais elle ne finit pas sa phrase : dans le lointain, on venait de percevoir le long sifflement préfigurant l'arrivée d'un nouveau train. C'était un vrai convoi...

- Celui-là, il faut que je le prenne ! Il faut que je sache où ils vont ainsi, et ce qu'ils comptent faire ! Charlotte, mon enfant, retournez au campement. Vous saurez retrouver le chemin ?

- Non, mais ça n'a pas d'importance, parce que je vous accompagne !

- Mais voyons... c'est beaucoup trop risqué ! Moi, je peux facilement me transformer en adjectif qualificatif, et ainsi passer inaperçue, mais vous...

- Moi ? Vous oubliez que je suis une fille, pas un mot. Les mots ne peuvent pas faire de mal à un être humain !

Charlotte avait dit ça avec d'autant plus de conviction qu'elle voulait s'en persuader elle-même. Elle savait parfaitement, pour en avoir fait l'expérience, que les mots peuvent blesser les êtres humains : « poil de carotte », « peau d'endive », « tas d'os », autant de mots qui avaient laissé leur cicatrice invisible, et pourtant profonde, dans la mémoire de la fillette...

- Attention, le voilà ! s'exclama « doctement », soyez prête, alors !

Et elle se mit à courir, le dos voûté, sous couvert des grandes herbes que le vent balayait par vagues. Charlotte la suivit en l'imitant.

Elles attendirent le train à l'endroit où la voie dessinait un demi-cercle ; le virage forçait la locomotive à ralentir, ce qui facilitait la tâche de grimper dans le train en mouvement. Doctement sauta avec agilité sur la première marche de la plate-forme arrière, lorsque passait le deuxième wagon ; elle aida ensuite Charlotte à grimper. Puis, un doigt sur les lèvres, elle signifia à Charlotte de se faire discrète, et elles se faufilèrent toutes deux à l'intérieur du wagon.

Sans prendre le temps de scanner les environs, elles se réfugièrent directement entre deux banquettes pour ne pas être vues, et restèrent un moment sans bouger. Charlotte sentait son cœur battre à toute volée dans sa poitrine, et résonner dans son ventre ; elle respira profondément pour se calmer, mais se sentit submergée par l'odeur de cet intérieur, où se mêlaient le cuir et le charbon brûlé. Lorsqu'elle osa lever la tête, elle constata que le wagon était entièrement tendu de cuir rouge rembourré, solidement fixé aux murs par de petits boutons ronds. Les fenêtres étaient drapées de rideaux de velours rouge retenus par de lourdes embrasses torsadées ; le haut des fenêtres était orné d'une frange dorée. Sur une banquette du même velours rouge, un mot était assis, que Charlotte ne voyait que de dos. Elle aurait été incapable de dire de quel type de mot il s'agissait – elle avait toujours eu du mal pour lire à l'envers. Tout ce qu'elle pouvait dire, c'est qu'il s'agissait sans doute d'un mot féminin : elle était drapée d'une cape noire, sur laquelle tombait un flot de boucles brunes. Près de ce mot, un autre se tenait debout, de profil, et était occupé à le faire rire. Il avait une silhouette gracieuse et légère, et même vu de profil, son sourire était rayonnant, et son rire communicatif.

Doctement tira doucement la manche de la fillette, pour capter son attention ; puis, elle pointa en direction du mot debout.

- Adjectif qualificatif, murmura doctement à l'oreille de Charlotte. Et elle ajouta : C'est drôle.

- Qu'est-ce qui est drôle ? souffla Charlotte.

- Et bien, lui ! Cet adjectif s'appelle « drôle ». Et ça ne m'étonnerait pas qu'il serve le nom « histoire », hocha doctement.

Tout à coup, quelque chose remua sur le siège près d'histoire ; c'était une sorte de lilliputienne, jusque là cachée par le dossier de la banquette.

- Ca ne serait pas « une », par hasard ? susurra Charlotte à l'oreille de l'adverbe.

Doctement la regarda d'un air approbateur, d'un air qui voulait dire : « Bien, fillette, la grammaire commence à te rentrer dans le crâne ! »

Charlotte rosit de plaisir : ça y est, pensa-t-elle, tout commence à se ranger dans ma tête. Je suis dans un wagon de train avec « une histoire drôle ». C'est ça : histoire, c'est le nom, et les deux autres sont à son service, « une » déterminant, la lilliputienne, et « drôle » l'adjectif qualificatif. Et tous les deux s'accordent avec histoire... sans histoire, si je puis dire !

Elle rit silencieusement de son jeu de mots, recroquevillée à nouveau entre les deux banquettes. Il semblait que l'ambiance du wagon commençât à la gagner, ce qui est sans doute normal lorsqu'on voyage avec « une histoire drôle ».

« Quoique, avec la faim que j'ai, je préférerais voyager avec « un gros sandwich », et là, elle ne put s'empêcher de glousser. Doctement, qui elle était parfaitement silencieuse, la foudroya du regard. Mais c'était trop tard, : au grand effroi de Charlotte, elle entendit des pas venir vers elles. Et tout à coup, « drôle » était devant elles :

- Doctement ? Mais qu'est-ce que tu fais là ?

Drôle avait parlé doucement, et le nom, assis sur sa banquette, ne s'était pas retourné, toujours occupé à rire.

- Bonjour drôle ! dit « doctement » à mi-voix, Je suis juste là pour... me renseigner, disons.

- Espionner ? dit drôle, avec l'air rigolard de quelqu'un qui se moque.

- Rien de bien sérieux, sois sans crainte... je souhaite juste changer les idées à ton nom, là-bas... « histoire », c'est bien ça ?

- C'est bien ça. Drôle soupira avec résignation, et prit Charlotte à témoin : Elle me fait ça régulièrement, elle arrive de nulle part, et elle me demande de lui céder ma place momentanément... Drôle soupira de nouveau : Pff ! Changer les idées à histoire... Ah ça, c'est sûr, ça va la changer de passer d' »histoire drôle « à « histoire docte »...
- Merci « drôle », sache que ton soutien me va droit au cœur ! Je te revaudrai ça !
- Comment ? répliqua « drôle », en me faisant garder ton suffixe ?
- Exactement ! répondit « doctement » en lui tendant son « -ment », Fais-y bien attention. Un suffixe comme ça, c'est la clé de la liberté d'expression !
- ... Mouais, et bien je suis drôlement avancé, avec ça... répliqua drôle en chaussant le suffixe.

Et doctement » devenue « docte » sortit dans la travée et s'avança vers le nom. « histoire » ne l'avait pas entendu approcher : elle riait encore, par petites saccades discrètes, de la dernière blague que « drôle » lui avait racontée, et ses épaules tressautaient de ce rire contenu.

« Docte » tendit le bras sans bruit, et posa sa main sur l'épaule d' »histoire « ; le tressautement s'arrêta, « histoire » tourna la tête, et en découvrant « docte », son sourire s'évanouit instantanément. Charlotte sentit son cœur s'arrêter dans sa poitrine : « Elle est découverte ! On va l'arrêter ! »

Mais rien ne se produisit. Rien, à part ce changement d'atmosphère, dans le wagon : l'ambiance n'était plus à la rigolade.

A côté d'elle, « drôle » ne semblait pas concerné par la gravité de l'instant ; il continuait à jouer avec le suffixe de « doctement », le plaçant en équilibre sur sa tête, l'enfilant comme un gant, le mettant sur son nez pour s'en faire une trompe... Charlotte était outrée de son attitude désinvolte ; outrée aussi de sa manière irrévérencieuse de s'occuper de « -ment » :

- Comment pouvez-vous traiter ce suffixe avec aussi peu de respect ? Vous vous rendez compte qu'il représente la liberté, pour un adjectif qualificatif comme vous ? Vous l'enfilez, et vous êtes libre !

- Ma jeune amie, dit « drôle » en se méprenant sur le sens de la réflexion de Charlotte, tout d'abord je ne partirai jamais avec le suffixe que quelqu'un, d'autre et surtout pas de Doctement, qui est une amie de longue date. Prêter son suffixe à quelqu'un, c'est une grande preuve de confiance. Et puis je suis bien, ici, nourri, confortablement logé...

- Mais vous n'êtes pas libre ! Vous devez obéir en genre et en nombre à votre nom ! Vous n'êtes guère mieux que des déterminants ! chuchota –avec animation- Charlotte en gesticulant –discrètement- dans la direction de « une », qui se tenait toujours près du nom.

- Ah pardon ! répliqua « drôle » sans se départir de son sourire enjoué. Nous sommes bien plus que des déterminants : contrairement à eux, nous avons du sens. Réfléchissez : nous, les adjectifs qualificatifs, avons la capacité de faire changer la signification du nom ; entre « histoire drôle » et « histoire docte », vous en conviendrez, ce n'est pas la même histoire, dit-il en pointant vers le nom.

Et c'était vrai, « histoire » n'était plus la même : air solennel et intellectuel, « histoire » était devenue docte.

« drôle » reprit :

- Nous, les adjectifs qualificatifs, nous sommes l'humeur des noms. Et si on y réfléchit bien, ce n'est pas très différent de ce que sont les adverbes de manière : eux font simplement varier l'humeur d'autres types de mots, les verbes – par exemple : elle parle doctement-, d'autres adverbes – par exemple : elle parle vraiment lentement-. Ils font aussi varier notre propre humeur à nous, les qualificatifs, par exemple : cette histoire est vraiment drôle. Drôle eut un petit rire : C'est bien pour ça que « doctement » peut débarquer sans prévenir, et même faire n'importe quoi ! Ah ! lala...

- Et... vous est-il arrivé de vous trouver ensemble, pour faire une histoire doctement drôle ? hasarda Charlotte.

- Doctement drôle ? Non, ça n'existe pas... mais un jour que « doctement » avait débarquée sans prévenir, comme aujourd'hui, nous avons réussi à deux une « histoire drôlement docte ». C'était à mourir d'ennui. Je ne le referai jamais.

Soudain, il y eut un fort cahot ; le wagon chancela sur ses essieux, envoyant Charlotte bouler au milieu de l'allée, à quelques pas du nom, lequel poussa un cri de la voir atterrir, comme ça, de nulle part.

- Ah ça mais... qui êtes-vous ? Et d'où sortez-vous ? ...

- Je suis Charlotte, dit Charlotte en se redressant avec peine. Elle s'était cogné le genou et la tête en tombant.

- Charlotte ? répéta le nom, Jamais entendu parlé ! Quel genre de mot êtes-vous ?

- Heu... je ne sais pas.

Charlotte voulait à tout prix éviter de se retrouver piégée dans le même dialogue que lorsqu'elle s'était retrouvée dans l'hémicycle des noms. Elle resta donc évasive quant à son origine humaine.

Le nom se tourna vers « docte », avec un air interrogateur. « Docte », qui s'était figée depuis que Charlotte avait fait son entrée remarquée, sauta sur l'occasion pour répondre :

- Pauvre enfant, la chute semble lui avoir occasionné une perte de mémoire : elle est tombée sur la tête, et elle ne sait plus qui elle est !

- Voyons mon enfant, essayez de vous rappeler : avec qui vous accordez-vous, d'habitude ?

- Mais tout le monde ! Je m'accorde avec tout le monde !

« Docte » lui décocha un regard excédé, et elle sut instantanément qu'elle avait fait une erreur en répondant ainsi. Aussi elle ajouta :

- ... Oh excusez-moi ! Je ne sais vraiment pas où j'en suis...

« histoire » regarda Charlotte avec compassion.

- C'est normal, mon petit, vous avez pris le train en marche... puis vous l'avez pris sur la tête, ça fait beaucoup. Bon, mais que va-t-on faire de vous ?

- Si je puis me permettre, intervint « docte », peut-être devrait-on lui faire rencontrer les différentes catégories de mots qui peuplent ce train, la mémoire lui reviendra sûrement ainsi : sachez qu'il est plus facile de reconnaître que de se rappeler !

- Vous avez entendu ça fillette ? Très beau, et très vrai ! dit « histoire », gravement.

Le nom se leva, et fit signe à Charlotte de l'accompagner. Dès qu'il commença à se mettre en mouvement, il y eut comme un ballet autour de lui : « une », le déterminant attrapa le lacet à pompon noir qui se balançait de la botte du nom, et « Docte » l'adjectif qualificatif se plaça à la droite d'« histoire », une main respectueusement posée sur son épaule. Charlotte comprit que c'était pour signifier leur allégeance au nom ; c'est pourquoi elle se retint bien de le toucher. « Les Hommes, eux, naissent libres et égaux, se récita-t-elle mentalement... tout du moins avant de tomber bêtement dans un manuel de grammaire ! »

- Groupe nominal, en marche ! lança « histoire » avec autorité.

- Dans quel sens allons-nous ? demanda Charlotte, La droite ou la gauche ?

Histoire eut quelques moments de perplexité, puis répondit :

- Je ne comprends rien à ce que vous dites, fillette. Les deux seuls sens que je connaisse sont le sens propre et le sens figuré. Nous allons par là, ajouta-t-elle en se dirigeant vers la porte d'où Charlotte et « doctement » étaient arrivées.

Le cortège s'ébranla, mais avant qu'ils aient pu atteindre la porte du wagon, celle-ci s'ouvrit à la volée, et une petite silhouette ronde fit irruption devant eux en criant « Me voilà ! ». C'était une apparition extraordinaire: il s'agissait d'une femme, à n'en pas douter, mais elle était parfaitement transparente. On aurait dit qu'elle était faite de verre ; et pourtant, elle se mouvait comme une personne de chair et d'os.

- C'est elle, dit « histoire », sans marquer la moindre surprise.

Charlotte seule était stupéfaite.

- On attendait quelqu'un ? demanda la fillette, vaguement consciente qu'il devait y avoir là, encore, une subtilité grammaticale qui lui échappait.

- Non non, pas « quelqu'un » ; « elle ».

Et « histoire » dévisagea la fillette comme on dévisage un malade qui ne connaît pas la gravité de son mal.

- « Elle » est un pronom, reprit histoire, avec une docte patience. Nous, les noms, n'aimons pas nous répéter. Les pro-noms (et là, « histoire » dissocia bien les deux syllabes) sont nos remplaçants, ils sont là pour nous représenter lorsque nous partons faire un tour ailleurs. C'est pourquoi « elle » s'est précipitée lorsque je me suis mise en mouvement : « elle » est mon pronom personnel.

L'association des deux mots fit tilt dans la mémoire de Charlotte :

- Ah ! Comme « je » ! Je est un autre pronom personnel, n'est-ce pas ? s'écria Charlotte, ravie de trouver un brin de son savoir à ajouter au grand tableau grammatical.

- Je est un autre... acquiesça le nom, je, tu, il, elle, on, nous, vous, ils, elles, ce sont tous des pronoms personnels.

« Histoire » se détourna de Charlotte pour focaliser son attention sur « elle ». Instantanément, le déterminant et l'adjectif qualificatif se détachèrent du nom, et firent un pas de côté, dans un ballet qui semblait bien rôdé. « histoire » ouvrit une petite bourse de velours vert qui pendait à sa ceinture, et en sortit une poignée de sable fin. Puis « histoire » se pencha sur « elle », et se mit à souffler légèrement le sable irisé sur le pronom, de façon que son corps entier en soit couvert. Charlotte, éberluée, vit alors « elle » se transformer : ses contours changèrent, enflèrent, comme un verre qu'on chauffe, s'étirant et grossissant jusqu'à ce que sa silhouette soit une réplique parfaite de celle d'histoire. Le verre dont son corps était fait se durcit alors, son éclat s'assombrit soudain, son iridescence se figea, et le verre devint miroir. Un miroir qui reflétait exactement les traits d'histoire.

La transformation achevée, « elle » alla s'asseoir sur la banquette qu'occupait « histoire » quelques instants plus tôt. Le cortège reprit sa formation serrée, et sortit du wagon sans se retourner. Charlotte, qui fermait la marche, allait refermer la porte sur eux, mais à ce moment « elle » lâcha un cri aigu, qui fit vivement se retourner « histoire ».

- Mais fillette, que faites-vous ? Vous n'avez plus tout votre bon sens ! dit le nom à Charlotte en rouvrant la porte du wagon. Voyons, si vous fermez cette porte, mon pronom ne me reflètera plus, personne ne comprendra plus à quoi « elle » fait allusion ! Les pronoms sont des enveloppes vides, qui se remplissent de nos sens à nous, les noms. Ils n'ont pas de sens propre. Prenons « elle », par exemple : d'une phrase à l'autre, « elle » n'est à chaque fois ni tout à fait la même, ni tout à fait une autre...

-Un déictique. Ça s'appelle un déictique, coupa « docte » avec une certaine impatience. Allez, bougeons, maintenant !

« Histoire » adressa un petit signe d'amitié à « elle » qui s'était calmée à présent, et tous quittèrent le wagon.

Le wagon suivant était un véritable pandémonium, l'image même de la logorhée : il y courait des mots partout, que Charlotte avait du mal à identifier parce qu'ils bougeaient tout le temps. Elle avait cependant repéré la transparente silhouette de verre caractéristique des pronoms désœuvrés ; ceux-ci jouaient à Colin Maillard, pour tuer le temps, en attendant qu'un nom éventuel les appelle. Charlotte les suivit un moment, du regard mais après quelques minutes d'observation, il fut clair que le jeu ne pourrait jamais finir : lorsque le pronom qui avait le bandeau -c'était « lui »- réussissait à immobiliser quelqu'un, il était incapable de dire qui il avait attrapé, puisqu'à ce moment précis, aucun des pronoms présents ne représentait un nom. Les dialogues qui en résultaient étaient surprenants :

- Je t'ai eu ! criait « lui »

- D'accord, disait l'autre, alors qui suis-je ?
- Je ne sais pas ! Qui es-tu ?
- Je ne sais pas non plus ! répondait l'autre en riant, et tous se remettaient à courir en tous sens.

Dans un coin, cependant, un groupe nominal se tenait tranquille – plus que tranquille : le nom était littéralement affalé sur une banquette de velours. Il était gros, avec une peau rose qui lui donnait un air porcine. Près de lui se tenaient un déterminant et un adjectif qualificatif. Arrivée à leur niveau, Charlotte vit qu'il s'agissait d'« un gros lard ». Elle s'aperçut aussi qu'il y avait un autre adjectif qualificatif pour s'occuper du « gros lard » : c'était « salé », qui semblait s'ennuyer à mourir, à servir ce nom apathique.

Histoire s'adressa à Charlotte :

- Rien qui réveille votre mémoire dans ce wagon, ma chère ? demanda le nom, à tout hasard, Ces pronoms, là-bas ?

Prenant sans doute cela pour une invitation à eux destinée, l'ensemble des pronoms se rua à l'assaut d'« histoire ». Chacun essayait d'attirer l'attention du nom à tout prix, espérant être celui qui aurait le privilège de remplacer « histoire ». Un pronom bouscula même Charlotte, occupé qu'il était à sauter le plus haut possible pour se dresser à hauteur d'yeux de « histoire », en criant « Moi ! Moi ! ». C'était ainsi qu'il s'appelait.

« Histoire » essayait de calmer tout ce petit monde, lorsqu'il y eut, par derrière, une bousculade qui faillit les renverser tous.

- J'ai réussi ! j'ai réussi ! claironnait une voix à tue-tête.

Horriifiée, Charlotte vit alors que docte était tombée à terre, et semblait évanouie. A sa place, une main fermement posée sur « histoire », Charlotte reconnut « salée ».

Sa première réaction fut de se précipiter pour porter assistance à « docte ». Elle lui tapota les joues, afin de lui faire reprendre conscience, mais rien n'y fit. Prise de panique, entre colère et désespoir, elle se redressa alors poings serrés, pour faire face au mot responsable de ceux de son amie :

- Eh toi, l'adjectif ! le héla-t-elle avec rage, tu veux vraiment que je te qualifie de traître ? de sans honneur ? On n'attaque pas les gens de dos, comme ça ! Et qu'est-ce que tu espères ? Partir avec « histoire » ? « une histoire salée », tu te figures que ça a du sens, peut être ? !

- Bien sûr que ça a du sens ! répliqua l'adjectif qualificatif, Un sens figuré ! Une histoire salée, ça veut dire...

Mais « histoire » le coupa :

- Ohla ! Du calme, l'adjectif ! On est en présence d'une gamine, y'a des trucs qu'il vaut mieux ne pas expliquer...

« Histoire » se tourna vers Charlotte, et lui adressa un clin d'œil coquin pour ponctuer son commentaire. La fillette ne comprenait pas grand chose à cet échange ; tout ce qu'elle savait, c'est qu'elle se sentait impuissante dans ce monde de mots, et que son amie « doctement », gisait à terre, déguisée en adjectif ... mais juste à ce moment là, « docte » se redressa et bondit comme un fauve sur « salé », qu'elle envoya bouler jusqu'aux pieds (panés) de son nom.

- Et n'y reviens plus ! lui lança « docte », alors que sa main se posait fermement sur l'épaule d'« histoire ». Avançons. La fillette n'a reconnu personne ici.

Le cortège de ces mots en guirlande s'ébranla ; « histoire » ouvrit la porte sur le wagon suivant, et Charlotte la ferma derrière eux... Un cri aigu se fit entendre, quoiqu'étouffé, car

provenant du wagon précédent : « elle », encore ! Charlotte avait oublié une fois de plus le pronom personnel.

Histoire lui adressa un vague regard de reproche, attendit quelque instants, mais le cri s'étant arrêté, elle haussa les épaules :

- « elle » a dû reprendre sa transparence... « elle » doit déjà avoir oublié qu'elle m'a jamais remplacée. Ces pronoms ont vraiment un problème de mémoire !

Et elle continua son chemin sans plus se troubler.

Contrairement au précédent, le nouveau wagon, respirait l'ordre et l'organisation. Il y avait plusieurs rangées de banquettes, bien alignées, avec une allée centrale dans laquelle des mots attendaient deux par deux, dans un calme relatif. Attendaient quoi ? Il y avait dans le wagon une atmosphère solennelle -mais pas pesante. Les banquettes au bout de chaque rangée étaient décorées de feuillages et de fleurs, ce qui donnait à la pièce un air festif. Remontant du regard l'allée qui s'étalait devant elle, Charlotte remarqua alors de petits mots, debout, dans le fond du wagon. Ils avaient un air concentré et officiel, avec des lunettes cerclées d'écaïlle sur leur nez pointu. Leur torse était barré d'une écharpe écarlate, comme celles que portent les maires. Sur l'écharpe, on pouvait lire : Union, Conjonction, Coordination.

- Que font-ils ? demanda Charlotte

- Et bien, ils unissent des mots ! répondit « histoire », Regardez là-bas, mon enfant, ces deux adjectifs viennent juste d'être liés par « et », notre conjonction de coordination la plus populaire.

Charlotte dirigea son regard dans la direction que lui avait indiquée « histoire » : le couple était « jeune et beau » ; ils étaient charmants à regarder, leurs yeux perdus l'un dans l'autre, absorbés d'eux-mêmes, comme si rien ne comptait que la relation qui les unissait à présent, matérialisée par « et », cette conjonction solide dont le « e » s'enroulait comme une bague autour de leur doigt.

- Mais c'est super ! Je n'avais jamais réalisé que les mots pouvaient s'unir ainsi... qu'il y avait des mots pour lier les mots... Et est-ce que n'importe quel mot peut s'unir avec n'importe quel autre ?

« Histoire » reçut la question fraîchement :

- Mais absolument pas ! Tout d'abord, on ne peut pas lier les mots qui n'ont pas de sens. Vous pensez qu'on peut lier « le » et « la », vous ? dit-elle d'un ton ironique qui piqua Charlotte.

- Mais oui ! Heu... Le et la page, par exemple ! rétorqua-t-elle.

- Et quel sens cela a-t-il ? ironisa encore « histoire » en ricanant, je vous mets au défi de trouver une phrase dans laquelle ces mots aient un sens !

-... « La princesse chiffonna la lettre d'amour que son page lui avait envoyée, ce qui fait que le et la page sont froissés » ! répliqua Charlotte.

A vrai dire, c'était elle qui était froissée. Histoire se contenta de hausser les épaules.

Dans le wagon, « et » était de loin la conjonction de coordination la plus occupée : elle mariait à tour de bras : la belle et la bête, la poire et le fromage, chou vert et vert chou, dorbeau et le renard... Il y avait une longue queue devant « et », on sentait que les mots appréciaient cette coordination franche, qui n'était atténuée par aucune condition. « Mais », en comparaison, était bien moins sollicitée : elle venait d'unir deux adjectifs : « petit mais costaud », et était à présent désœuvrée : aucun mot n'attendait plus sa bénédiction. Charlotte en eut de la peine pour elle ; quel triste sort que d'être conjonction et de n'avoir rien à joindre...

Tout à coup, il y eut un remous dans l'assemblée des mots, la foule bruisante s'écarta pour laisser la place à deux groupes de mots : « Je pense » et « je suis » s'avançaient, superbes, en direction de « donc ».

- « Donc » a toujours été ma conjonction préférée, confia « docte » à Charlotte. « Je pense donc je suis »... Voilà qui a vraiment de l'allure !

Devant elles, un nom observait la scène avec un air sceptique : « Si vous voulez mon avis, c'est un mariage de raison ! »

- Mais alors, les conjonctions de coordination ne lient pas que des mots, elles unissent aussi des phrases ! réalisa soudain Charlotte.

- Des phrases, des mots, des groupes de mots, l'important est que l'union soit équilibrée ! Deux adjectifs, ça passe sans problème, deux noms ou même deux groupes nominaux ; deux adverbes – « lentement mais sûrement. Deux phrases, comme ici... l'important, c'est l'équilibre. Dans un couple, pour que ça marche, il faut être sur un pied d'égalité.

Tout en parlant, Charlotte et son groupe nominal suivaient la file des mots. Juste devant eux, « aujourd'hui » et « demain » avançaient en parfaite harmonie.

« Ils semblent être faits l'un pour l'autre. » songea Charlotte. Puis elle fronça les sourcils : quel genre de mot étaient-ils ? Ce ne pouvait être des noms, puisqu'elle ne pouvait trouver le moindre déterminant à mettre devant eux : UN aujourd'hui, La demain, non, ça n'est pas du français... Ce n'était pas des adjectifs qualificatifs non plus, ils n'obéissaient à aucun nom.

Elle posa discrètement la question de leur nature à « Docte », qui lui glissa d'un air satisfait :

- Des compatriotes.

- Aujourd'hui ? Demain ? Ce sont des adverbes ?? interjecta Charlotte, un peu plus fort qu'elle ne l'aurait souhaité.

- Eux ne font pas de manière, ce sont des adverbes de temps, précisa « docte ». Ils ne risquent pas grand chose des noms, et ils n'ont rien contre eux non plus, car ils ne sont pas issus d'adjectifs qualificatifs, comme nous... Ils sont simplement là pour s'unir, ajouta « docte » avec un petit sourire.

Charlotte dévisagea « aujourd'hui » et « demain » sous l'éclairage nouveau de leur nature, et la chose lui parut évidente : bien sûr, des adverbes ! Ils ont tous deux cette indépendance, cette légèreté qui caractérisent ces mots libres. Des mots qui n'ont besoin d'aucun cour, d'aucun serviteur –déterminant, adjectifs qualificatifs -. Des mots libres au charisme tel qu'ils changent sans effort l'atmosphère d'une phrase.

- C'est pour aujourd'hui ou pour demain ?

Charlotte sursauta : la conjonction de subordination avait parlé d'un ton sec ; « pas surprenant, se dit-elle en dévisageant le petit personnage, on ne peut être que sec lorsqu'on comporte deux lettres : o-u, ça ne peut rien donner de très fluide, ça part comme un coup de fusil... ».

- C'est pour aujourd'hui ou pour demain ? répéta la conjonction, un peu plus fort.

Devant elle, les deux adverbes, occupés d'eux-mêmes, ne s'étaient pas aperçus que leur tour était venu d'être unis. Ils reprirent leurs esprits, et répondirent : « Les deux », sans détourner leur regard l'un de l'autre.

« Ou » les maria sans plus attendre, glissant son « o » sur le doigt de l'un, accrochant son « u » à la boutonnière de l'autre.

« Histoire » commençait à s'agiter :

- Reconnaissez-vous qui que ce soit à qui vous ayez jamais été unie ?

- Mais... je suis bien trop jeune pour avoir déjà été... unie ! répondit Charlotte, comme si elle était encore dans son monde.

« Histoire » ne fit aucun commentaire ; le groupe nominal se dirigeait vers la sortie, et passait juste devant la conjonction de subordination « et » lorsqu'une force étrange les retint ; une voix, qui n'était pas étrangère à Charlotte, s'était mise à crier : « Mariez-nous ! Mariez-nous vite ! »

C'était « un lard salé ». Il avait dû les suivre depuis le wagon précédent, et dans leur précipitation, ils avaient dû perdre « gros ».

- Nous marier ? reprit vivement « histoire » en toisant l'adjectif qualificatif, non, je ne crois pas, merci !

« Et », devant qui ils étaient, prit lui-même la parole :

- Voyons, « salé », je ne peux pas unir « un lard salé » et « une histoire docte »... et pourquoi pas « un raton laveur », pendant qu'on y est ? Voyons ça n'aurait pas de sens. Vous n'avez rien en commun !

- Mais moi, MOI ! Je pourrais être leur point commun ! Je les servirai bien, l'un comme l'autre. Je les aime déjà autant l'un que l'autre...

- « Un lard et une histoire salés »... hasarda « et » à voix haute, comme on teste un cocktail de mots incongru, pour voir s'il l'est vraiment. Non, décidément, ça ne peut pas marcher.

- Mais ce sont des noms tous les deux ! Vous ne pouvez pas refuser d'unir « lard » et « histoire » !

- Eux, je n'ai aucun problème pour les marier – je peux même rajouter, tiens, un raton laveur, si vous voulez... mais seulement si vous ne faites pas partie de la dot.

- Comment ça ? M...mais si ! Moi je viens avec « lard »...

« salé » avait la voix qui chevrotait d'émotion, à présent.

- Excusez-moi, mon petit adjectif qualificatif, mais je ne peux pas marier un sens propre à un sens figuré. Ça ne marche pas : avec vous, vos deux noms vivent dans des univers parallèles. Ils ne pourront jamais se rencontrer par votre intermédiaire, désolé. Au suivant !

Et d'un geste, la conjonction de coordination balaya le couple improbable, au soulagement de Charlotte et de son groupe nominal. Elle eut mal au cœur pour « salé », cependant ; il les regarda partir, des larmes plein les yeux, avec le sentiment manifeste d'avoir raté l'opportunité rare de vivre une vie moins terre à terre.

- C'est pour cela que nous nous battons, murmura « docte » à Charlotte, pour libérer le plus possible de ces adjectifs qualificatifs qui ne peuvent rien faire sans leur nom...

La fin de sa phrase se perdit dans le crissement assourdissant des essieux : le train venait de freiner, jusqu'à stopper complètement. Aussitôt remis de la bousculade consécutive au freinage, les mots s'étaient précipités aux fenêtres pour voir de quoi il retournait. Charlotte elle aussi se fraya un chemin jusqu'à la fenêtre, et ce qu'elle vit lui parut surréaliste : là, au milieu de nulle part, plantés le long de la voie ferrée, se dressaient des devantures de magasins comme on en trouvait dans la grand rue de sa ville. Les vitrines étaient bien achalandées, certaines plus luxueuses que d'autres, cependant – cela se voyait au premier coup d'oeil. Mais ici, évidemment, ce n'était pas des vêtements qu'on vendait ; c'était des mots.

- Qu'est-ce que c'est que ces mots ? murmura Charlotte à « docte ».

- Des pronoms, répondit-elle laconiquement. Puis elle hocha la tête en direction d'« histoire » qui s'apprêtait, avec d'autres noms, à sortir du wagon pour faire ses emplettes. Elles la suivirent.

L'air du dehors prit Charlotte à la gorge : il s'y mélangeait des odeurs de foin sec, de métal chaud et de charbon brûlé. Elle toussa, et son malaise grandit. Elle n'osait pas lever le regard sur ces vitrines ; elle pensait : ces mots sont des esclaves. Ce sont des mots-esclaves. L'idée même d'esclavage, fût-ce celui des mots, la rendait nauséuse.

- Que pensez-vous de « celui-là » ? demanda « histoire », d'un ton qui trahissait l'envie.

Charlotte suivit à regret la direction où pointait le nom, et resta stupéfaite. Elle se frotta les yeux à plusieurs reprises, les ferma, les rouvrit, mais rien n'y fit : Flous. C'était des mots flous, des mots aux contours indistincts. Comme écrits au feutre sur papier buvard. Oui, se dit-elle, après réflexion c'est cohérent : ce sont des pronoms, et donc tant qu'ils ne remplacent aucun nom, ils ne sont personne. Quelque chose d'autre surprit Charlotte, et c'était l'attitude de ces mots en vitrine : à travers la fenêtre du wagon, elle avait pris leur immobilité pour la détresse extrême des impuissants ; et pourtant, dès qu'« histoire » avait exprimé son intérêt pour « celui-là », le pronom s'était mis en mouvement, tournoyant avec des poses artistiques, pour se montrer à son avantage, et sous toutes ses coutures. Ses mouvements avaient sûrement activé un mécanisme, car la vitrine qui les séparait de la « marchandise » avait disparu dans le sol, laissant le pronom évoluer sur une sorte d'estrade.

- Pas mal, non ? avait encore demandé « histoire ».

Mais « celle-là », qui se tenait aussi sur l'estrade, s'était littéralement propulsée au devant d'« histoire » et commença avec enthousiasme à faire son propre argumentaire de vente :

- Mais non, ma petite dame ! « Celui-là » n'est pas votre genre ! Non, ce qu'il vous faut, c'est « celle-là » ! lança-t-elle d'une voix éclatante, les deux pouces pointant vers sa propre personne. M'essayer, c'est m'adopter !

Ce disant, elle attrapa la main d'« histoire » dans un mouvement fougueux. A cet instant-là, les contours de « celle-là » se firent plus précis, comme si l'on mettait progressivement au point l'objectif d'une caméra.

- Mais écoutez-la un peu vous faire l'article ! s'exclama « docte ». D'ailleurs, si je puis me permettre, faire l'article, pour un pronom, c'est vraiment ne pas tenir sa place ! Et puis arrêtez d'être aussi démonstratif, dit « docte » en dégageant la main d'histoire de l'emprise de « celle-là ».

« Celle-là » eut un petit rire tremblé –elle était déjà en train de redevenir floue- :

- Démonstratif, c'est ma nature, je ne peux rien y faire...

- Exact, convint « docte ». Puis, se tournant vers « histoire » : Tous ces pronoms démonstratifs ne sont guère sophistiqués. Tout comme les pronoms possessifs, d'ailleurs : le mien, le tien, les nôtres... Si je peux me permettre, ils n'avanceront pas votre « histoire »... enfin, à moins que vous ne comptiez faire dans le roman tout venant. Si par contre vous envisagez une carrière dans le texte littéraire ...

- C'est bon, dit « histoire », sans rien ajouter.

Le nom eut l'air déçu, cependant, il soupira, puis avisa une vitrine à quelques mètres d'eux.

- Et les pronoms compléments ? Je suis sûre qu'il y en a un qui devrait m'aller !

L'intérêt du nom, comme auparavant, mit en branle un mécanisme, et la vitre s'escamota dans un bruit d'engrenages bien huilés.

Sur l'estrade, trois tout petit personnages se tenaient debout. Charlotte eut un sursaut en reconnaissant, à travers leurs contours flous, les petits mots sans âme qu'elle avait rencontrés au tout début de son aventure, alors qu'elle s'était échappée de l'hémicycle des noms.

- Le, la, les ? ? Charlotte resta un moment interdite, puis s'écria à l'intention d'« histoire » : Attention, « histoire », on essaye de vous vendre du déterminant pour du pronom ! Ce n'est tout de même pas la même chose !

Il y eut un silence atterré, tout autour de Charlotte. Puis sur l'estrade, les trois petits individus éclatèrent en sanglots.

- Mais qu'est-ce que j'ai dit ? demanda Charlotte.

- Ma pauvre enfant, votre mémoire ne s'améliore pas, soupira « histoire ». Vous venez de traiter ces honnêtes pronoms de déterminants. Les déterminants n'ont pas d'âme ; les pronoms, en revanche, en ont une, même si ce n'est qu'une âme d'emprunt. Ah ! Regardez ce que vous avez fait : ils sont en train de se dissoudre dans leurs propres larmes ! « La » !, appela « histoire » d'un ton ferme mais bienveillant,

Le pronom s'approcha en titubant; elle semblait porter un vêtement long, une sorte de robe (si Charlotte devinait bien) qui laissait sur le sol une traînée humide. Autant de larmes dans un si petit corps ? se surprit à penser Charlotte.

- Vous voyez, mon enfant, dit doucement « histoire » à Charlotte, sans quitter le regard du pronom, si vous dites « Cette histoire, jela connais. », « la » me représente, c'est un pronom. Si vous dites « La belle histoire ! », « la » n'est qu'un serviteur sans âme –un déterminant.

« Histoire » prit la main de « la », et aussitôt, comme tout à l'heure, les contours du pronom perdirent leur imprécision et se mirent à répliquer ceux d' « histoire » avec une exactitude fervente. Cette métamorphose ressemble à de l'amour, se prit à penser Charlotte. Mais un amour désespéré.

Charlotte savait ce que c'était qu'être amoureuse, et ce que c'était qu'être désespérée : cela faisait trois mois qu'elle tentait vainement d'attirer l'attention du garçon de la salle D7, à la sortie du cour de maths. Elle n'aurait pas su dire s'il était beau, ce qu'elle savait, c'est qu'il émanait de lui une énergie fulgurante, un appétit pour la vie, une aptitude au bonheur. Et il avait un regard intense qui la transperçait... sans la voir. Cela la désespérait. Mais alors qu'elle regardait la métamorphose du pronom sous le regard d' « histoire », elle se dit que jamais elle n'accepterait de se redéfinir ainsi pour gagner un amour. Les plus belles histoires, pensa-t-elle, sont celles où les amoureux sont complémentaires, pas identiques...

Mais elle pensait en termes humains : on était ici au pays des mots, et les pronoms, comme avait dit « histoire », n'ont que des âmes d'emprunt...

Une fois que « la » fut totalement calmée, « histoire » laissa doucement glisser son regard, comme un magicien qui relâche sa tension après avoir hypnotisé quelqu'un. Plus loin sur l'estrade, « le » et « les » s'étaient calmés eux aussi, par mimétisme.

D'une pression de la main sur son épaule, « docte » attira l'attention du nom sur une vitrine qui se trouvait un peu plus loin.

- Regardez ! Là-bas ! Des pronoms relatifs ! Ca, c'est vraiment du pronom de grande classe ! dit « docte », admirative.

Curieuse, Charlotte plissa les yeux pour mieux voir. L'estrade était assez éloignée, et se découpait à contre-jour sur un ciel au soleil jaune. A cause de cela, sans doute, à chaque silhouette sur l'estrade était accroché un rai de lumière semblable à un *flare* photographique.

- Comment faites-vous pour reconnaître des pronoms relatifs de là où nous sommes ? demanda Charlotte à « docte ». On voit très mal, d'ici... Toutes ces taches lumineuses...

« Histoire » et « Docte » se regardèrent d'un air perplexe.

- Ce *sont* les tâches lumineuses qui permettent de reconnaître à coup sûr les pronoms relatifs... Bon, approchons-nous, vous comprendrez mieux.

La vitrine dans laquelle se tenaient les pronoms relatifs était plus luxueuse que les autres : de lourdes tentures de velours -vert vibrant, rouge éclatant, bleu profond- constituaient l'arrière-plan sur lequel se découpaient les pronoms. « Qui », « que », « auquel », « où », et « dont »

se tenaient immobiles, contours imprécis, mais leur attitude évoquait les statues grecques ; chaque pronom levait un regard intense vers le halo lumineux qui les précédait. Il semblait qu'une partie d'eux-mêmes habitait ce point brillant dans l'espace.

« Histoire » et « Docte » jouaient des coudes pour se faufiler et mieux voir : bien plus que les autres vitrines, celle-ci avait attiré une foule compacte de badauds qui se murmuraient des commentaires feutrés en pointant des index révérents en direction de tel ou tel pronom relatif.

- « Dont » !! Il y a « dont » !! c'est une aubaine ! On ne le voit pas si souvent... Si vous avez la moindre prétention littéraire, « histoire », il vous le faut !

« Histoire » avait le regard brillant de convoitise. « Dont » semblait effectivement le plus sophistiqué des pronoms relatifs présents. Même flou, il était beau ; c'était une grâce dans sa tenue, un port de tête à la fois élégant et puissant, quelque chose d'indicible qui faisait que tous les regards étaient attirés vers lui.

-« Dont » ! appela « histoire » d'un ton où perçait l'émotion.

-« Dont » ! appela également le mot à côté d'eux.

Il s'agissait de « besoin », un nom tout en rondeurs, et dont la personnalité exudait l'urgence et la détermination. Il semblait bien vouloir obtenir le pronom, lui aussi.

- Une joute grammaticale ! murmura « docte » à Charlotte. Vous allez assister à une joute grammaticale ! Un régal pour l'esprit !

Les deux noms avaient les yeux vissés sur « dont », le regard propulsé comme un lasso à la conquête du pronom relatif.

Liquide et métallique comme du mercure, « dont » approcha. D'une main, il toucha « histoire », de l'autre « besoin ». Ses bras, d'abord, changèrent de forme, chacun épousant celle de celui qu'il touchait. Puis la double métamorphose gagna le reste du corps : les traits d'histoire et ceux de « besoin » s'inscrivaient sur cette matrice comme se succèdent et s'entrechoquent les vagues dans la mer ; la chevelure noire et les traits longs et réguliers d' « histoire » s'imprimaient un moment dans le mercure, puis cédaient la place aux cheveux drus et aux joues rondes de « besoin ». Cette pulsation ininterrompue avait quelque chose d'inquiétant, c'était un équilibre instable, la lutte de deux mots pour un autre, mais aussi la lutte d'un mot pour s'approprier une âme qui n'était pas sienne. Très différent de ce que Charlotte avait ressenti jusque là : les autres pronoms luttaient désespérément pour qu'un nom, quel qu'il soit, vienne déverser un peu de sa substance dans leur enveloppe vide. « Dont », en revanche, avait une opacité digne qui laissait présager une chose : il teinterait irrémédiablement l'âme qui s'épancherait en lui.

« Dont » joignit les mains comme pour une prière, puis, il les leva dans la direction du point lumineux, devant et au dessus de lui -la pulsation inquiétante, le combat des âmes pour habiter son corps, ne cessa pas pour autant. Puis il se mit à chanter ; une modulation sur une note si grave qu'elle ressemblait à un grondement.

- « Dont » invoque sa préposition, commenta « docte » à Charlotte, en pointant vers la tache lumineuse à l'oblique du pronom relatif. Là-dedans, bien au chaud, il y a une préposition... continua « docte », avec des airs de conspiratrice.

- Laquelle ? demanda Charlotte.

Docte mis un index sur sa bouche, puis, s'approchant de la fillette, lui glissa à l'oreille : « De ».

La modulation sourde s'était amplifiée, et Charlotte remarqua que tous les pronoms de l'estrade, « qui », « que », « auquel », « où », accompagnaient « dont » dans son étrange rituel. Plus la modulation gagnait en intensité, plus les taches lumineuses brillaient et enflaient, elles étaient devenues presque impossibles à regarder, soleils grossissant qui se fondaient l'un à l'autre.

Et tous les pronoms relatifs disparurent d'un coup. Une rumeur parcourut l'assemblée, alors qu'une poussière lumineuse tombait du ciel sur l'estrade. Lorsque la pluie s'arrêta, il y avait de nouveaux mots sur l'estrade : « de » et « à ».

Venues de nulle part, les voix mêlées des pronoms relatifs se firent entendre ; elles disaient à l'unisson :

- Nobles noms, pour me conquérir, votre seule nature ne saurait suffire. Pour devenir les antécédents que je peux seuls servir, cherchez l'humble préposition, miroir tendu vers moi. Tissez les phrases et trouvez l'énigme : une seule préposition mène à moi, de même que je ne mène qu'à une seule préposition.

Yeux levés vers le ciel d'où semblait provenir les voix, l'assemblée vit alors s'inscrire des mots au dessus de leur tête, comme tracés par une main invisible. L'auditoire prit instinctivement trois ou quatre pas de recul, afin de pouvoir déchiffrer la guirlande de mots qui formait deux phrases.

- « Ce livre se trouve dans la bibliothèque. J'ai besoin de ce livre » déchiffra Charlotte à mi-voix. Elle fit la moue. Phrase sans intérêt, pensa-t-elle, ça ne ressemble pas à une vraie phrase d'un vrai roman ; ça n'est pas une phrase, c'est un prétexte, ça ressemble à ces exemples que l'on rencontre dans les exercices de grammaire... Elle arrêta sa phrase et se renfrogna. Elle était *dans* un exercice de grammaire.

- Besoin ! Il y a « besoin » dans la phrase, donc c'est mon défi, lança « besoin » en se dandinant, ses jambes courtes battant le sol d'excitation, et envoyant des ondes de choc dans tout son corps mou. Puis il fronça les sourcils de concentration. Finalement, au bout d'un long moment, il se décida : « Le livre *que* j'ai besoin se trouve dans la bibliothèque ». Il leva la tête, en attente du verdict, qui ne tarda pas : la préposition « que » se rematérialisa en l'air, devint liquide et, soumise aux lois de l'attraction, vint prestement doucher « besoin », qui se retrouva trempé de la tête aux pieds.

La foule rit de bon cœur, mais « docte » était consternée :

- Ah ça... les pronoms relatifs, ça n'est pas pour tout le monde, ça demande de la maîtrise. Le pronom relatif, ça se planifie, ça s'anticipe, ça se ré-flé-chit ! Ça n'est pas du tout-venant, du facile à dire, du prêt-à-parler...

Charlotte se repassait mentalement ce qui venait d'arriver. D'instinct, elle savait que la bonne réponse à l'énigme, c'était « Le livre *dont* j'ai besoin ». Elle le savait parce qu'on parlait un français impeccable, chez elle. Elle avait appris les subtilités de la langue française comme on apprend une chanson, et c'est pourquoi les cours de grammaire lui étaient apparus à la fois superflus et rébarbatifs. Mais aujourd'hui, au milieu de ce monde étrange et familier, elle vivait chaque découverte comme une révélation. A l'intime conviction de détenir la bonne réponse, s'ajoutait la capacité de l'expliquer :

- On dit : « j'ai besoin *DE* quelque chose » ; « de » est la préposition associée à « dont », le miroir près duquel un nom doit se placer pour être remplacé.

Elle n'avait pas dit un mot : tout ce cheminement grammatical, ce raisonnement, elle l'avait fait dans le silence de sa tête. Elle sourit, et près d'elle, elle vit « docte » lui sourire en retour.

Nez à nouveau levés, l'auditoire regardait deux nouvelles phrases se former dans le ciel au-dessus de leurs têtes : « Cette histoire est arrivée il y a 25 ans. Je t'ai déjà parlé de cette histoire. »

« Histoire » rassembla nerveusement sa lourdechevelure noire, comme lorsqu'on s'apprête à engager toute son attention, et qu'on veut que rien, pas même un cheveu, ne puisse troubler la concentration. Après quelques moments d'intense réflexion intérieure, « histoire » poussa un long soupir, et énonça d'un ton grave :

« Cette histoire *dont* je t'ai parlé est arrivée il y a 25 ans. »

Ca sonnait parfaitement juste aux oreilles de Charlotte. « Dont » avait bien sa place dans cette phrase. Et la preuve grammaticale, c'est qu'il y avait « de » dans la phrase de départ.

Le verdict ne se fit pas attendre : une lumière fulgurante se décrocha du ciel pour venir baigner « histoire » ; au centre du halo lumineux se trouvait « dont ». Il semblait glisser tranquillement sur ce fil de lumière ; à la manière d'un funambule, il s'approchait de son nouveau maître, et ce faisant, il rétrécissait. Avec la perspective, sa taille semblait ne pas changer, ce qui donnait l'impression bizarre qu'il bougeait tout en restant à la même place. Au moment où le pronom relatif s'apprêtait à toucher le front d'« Histoire », le nom courba l'échine comme pour un adoubement. Dès que l'index minuscule eut frôlé le front, « dont » disparut, comme happé par le corps entier d'« histoire ». Un instant, il subsista une aura lumineuse autour du nom, puis elle disparut dans une vapeur légère.

« Histoire » était transfigurée.

« Docte » elle aussi semblait prise par l'émotion ; avec « dont », expliqua-t-elle à Charlotte, « histoire » allait pouvoir annexer des phrases tout en douceur. « Dont » allait être son prolongement, lui permettre d'être d'ici et d'ailleurs en même temps : « dont » lui offrait l'ubiquité, et il étendait son horizon au delà de l'horizon.

Cette émotion que ressentaient « histoire » et « docte », Charlotte s'aperçut qu'elle ne dépassait pas les limites de leur petit groupe. Les autres mots s'étaient dispersés dans la plus parfaite indifférence au moment précis où « dont » avait fusionné avec « histoire ».

Pourquoi ne ressentent-ils rien, eux ? se demanda la fillette, et en même temps elle eut l'intuition de la réponse : ceux-là ne sont pas liés à « histoire ». Il faudrait une phrase, ou au minimum un groupe nominal comme nous, pour tricoter ensemble leurs sens et leurs émotions.

Le soir commençait à tomber ; les estrades où s'alignaient tout à l'heure des pronoms de toutes sortes étaient à présent désertes. Ici et là, on voyait des groupes se créer – ici un groupe nominal, là un groupe verbal, et certains s'affairaient à allumer des feux : une brassée d'herbes sèches, et quelques planches arrachées aux estrades devenues inutiles – les mots, semblait-il, allaient vite en matière de recyclage.

La nuit avançant, c'était des phrases entières qui se formaient autour de ces foyers impromptus. Charlotte tentait de les déchiffrer à la lumière changeante des feux. Il y en avait pour tous les styles, depuis « La concierge est dans l'escalier » jusqu'à « Le ciel est par dessus le toit ».

« docte » paraissait soucieuse.

- « drôle » devrait être là... c'est le moment pour moi de reprendre ma vraie nature. Je ne voudrais pas être encore dans cet accoutrement d'adjectif, demain, au cas où nous nous faisons capturer !

- Capturer ? demanda Charlotte alarmée, Mais par qui ?

Docte soupira, puis grommela en préambule :

- Je me demande ce qu'on vous apprend, dans votre monde... Bon, aujourd'hui, nous avons atteint la frontière, c'est pourquoi il nous fallait nous organiser en phrases. De l'autre côté de la frontière, ils en font sûrement autant ; demain, ce sera la guerre. Regardez ces canons à conjonctions !

« Docte » pointait vers une rangée de canons quibarrait à présent le champ à une centaine de mètres du camp. Ils scintillaient, bleus sous la lune pleine. A cette vue, la fillette eut le souffle court. Jusque là, les guerres dont elle avait entendu parler étaient toujours loin d'elle, dans le temps ou dans l'espace. La guerre, c'était toujours chez les autres. Lorsqu'ils avaient étudié la seconde guerre mondiale, en histoire, elle avait eu la tentation de s'imaginer au milieu de cette tourmente. Ce voyage imaginé lui avait fait entrevoir que la meilleure façon de survivre, la seule peut-être, c'était sûrement d'avoir un idéal. Avoir un but, et s'y tenir. Lutter pour libérer son pays, pour protéger ses enfants, pour revendiquer le droit à être soi... Demain, elle serait pour la première fois au milieu d'une vraie guerre.

Mais était-ce une vraie guerre ? En quoi la guerre des mots se compare-t-elle à celles des gens ? Et pour quoi se battaient-ils ? Elle eut une illumination :

- Vous vous battez pour la liberté d'expression ? demanda-t-elle, exaltée, à « docte »

- La liberté de quoi ? répondit « docte », perplexe. Non, il n'y a que nous, les adverbess, qui nous battions pour la liberté. Pour les noms, les verbes et leurs suites, il n'y a que des guerres de conquête ! S'ils s'organisent en phrases bien construites, ce soir, c'est pour être en mesure d'annexer d'autres phrases, de l'autre côté de la frontière, demain.

Docte continua en maugréant :

- Les conjonctions de coordination ne leur suffisent pas. Comprenez, si « et », par exemple, joint deux phrases, elles sont sur un pied d'égalité. Exemple : si je dis « Ils se marièrent et ils eurent beaucoup d'enfants », qu'est-ce qui est le plus important, à votre avis : qu'ils se soient mariés, ou qu'ils aient eu beaucoup d'enfants ?

- Mais... les deux sont aussi importants !

- Exactement ! répliqua « docte », grâce à « et », qu'est une conjonction de coordination, les deux phrases sont liées, mais elles gardent la même importance l'une par rapport à l'autre. Maintenant écoutez cela : « Alors qu'elle rentrait chez elle, elle a été enlevée par un vaisseau spatial. » Qu'est-ce qui est le plus important ici ?

- Le fait qu'elle a été enlevée par un vaisseau spatial ! dit Charlotte sans hésitation.

- Et voilà : « alors que » est une conjonction de subordination. Su-bor-di-na-tion ! répéta « docte » avec hargne. C'est une arme redoutable pour soumettre une phrase à une autre.

- Demain... il y aura des morts, alors ? demanda Charlotte d'une voix blanche.

- Mais non, ne vous en faites pas ! Au pire, vous serez faite prisonnière, mais si vous restez avec « histoire », vous ne risquez quasiment rien : elle est protégée par « dont ». Les conjonctions de subordination, ça n'est pas mal, mais ça ne vaut pas les pronoms relatifs... Les pronoms relatifs c'est l'arme absolue !

Voyant que Charlotte ne comprenait pas, « docte » enchaîna :

- Exemple : « La menthe, que l'homme avait frôlée, exhala brusquement son parfum vigoureux. »

Charlotte ferma un moment les yeux. Cette phrase, c'était une trêve : elle lui redonnait un peu d'air dans les poumons. Elle pouvait presque sentir cette menthe au parfum vif.

- Alors ? questionna « docte », Quelle est la phrase conquérante, et quelle est la phrase conquise ?

Charlotte reprit pied dans le présent, se concentra un moment.

- « La menthe exhala brusquement son parfum vigoureux. » Ca, c'est la conquérante. « L'homme avait frôlé... la menthe. » Ca, c'est la conquise. Mais elle a perdu un morceau dans la bataille.

- Mais il n'est pas perdu pour tout le monde ! s'exclama « docte », satisfaite de son élève. « Qui » est un pronom relatif, ne l'oubliez pas : non seulement il subordonne une phrase *relativement* à une autre, mais, comme tous les *pro-noms*, il remplace un nom ; ici : la « menthe ».

« Docte » s'arrêta de parler un instant. Elle soupira, comme si ce qu'elle allait dire lui coûtait.

- Pronoms relatifs, conjonction de subordination... Ce sont des « deux mondes ».

Comme Charlotte exhibait ses signes habituels d'incompréhension -tête penchée, bouche ouverte, sourcils en point d'interrogation-, « docte » expliqua :

- Les « deux mondes » sont des enfants de nature autant que de fonction. Mais les fonctions, fillette, c'est un monde à part. Un autre monde. Je serais vous, je resterais dans la nature. C'est là que vous êtes tombée, c'est donc là qu'il vous faut trouver la sortie vers votre propre monde... Attendez un signal. Je suis sûre qu'un signal viendra, qui vous reconduira chez vous.

Tout en expliquant, « docte » s'était assise près du feu le plus proche, et Charlotte s'était laissée couler tout près d'elle comme elle l'aurait fait avec une amie intime. Son corps était las. Elle fixait le feu, fascinée par les étincelles dansantes qu'il crachait en nuées désordonnées dans la nuit.

Doucement, ses yeux se fermaient, des rêves commençaient à envahir sa tête, tissant des bribes du réel avec son imaginaire. A travers le coton doux des songes, elle entendit la voix lointaine de « docte » lui dire :

- C'est ce soir que je pars, je retourne au campement. Venir avec moi ne te servirait à rien, fillette, c'est une partie de notre monde que tu as visitée, et tu n'y a rien trouvé qui puisse te ramener aux tiens... Attends le signal, fillette, je suis sûre qu'il viendra ! Tous mes vœux t'accompagnent.

Charlotte sentit qu'on lui effleurait le front, mais elle basculait déjà au pays de Morphée, où tout change de forme et rien n'a d'importance.

Quand elle se réveilla, au petit matin, le feu n'était plus qu'un tas mêlé de cendres et de charbon d'où montait une fumée grise.

Et « Doctement » était partie.

Le campement dormait encore. Charlotte scruta, hagarde et soudain terriblement seule, ces cercles de mots endormis autour des foyers éteints. Mais alors qu'elle contemplait cette scène figée, une inexplicable transformation s'opéra ; les feux se mirent à se rallumer, ils s'embrasaient spontanément, en commençant par les foyers les plus éloignés de Charlotte, réveillant une à une les phrases qui dormaient autour.

- ... comme si c'était mon regard qui leur redonnait vie, pensa la fillette.

Elle n'était pas sûre de ne pas toujours être endormie : comme dans un rêve, les phrases bougeaient au ralenti, s'étirant et se levant, se lançant des signes fraternels et se préparant pour la bataille à venir. On n'entendait à présent que le cliquetis des mousquetons que chaque mot de chaque phrase attachait à sa taille, ainsi qu'à celle du mot suivant. Personne ne parlait.

Puis un canon retentit ; ce fut comme un signal, tous se ruèrent vers la frontière, lâchant la clameur uniforme de ceux qui s'apprêtent à partager un destin commun. Au loin, une clameur leur répondit en écho, et l'horizon se peupla de phrases, à perte de vue.

Pétrifiée, le corps figé par l'angoisse, Charlotte ne pouvait que regarder, impuissante, le camp se vider de ses mots. Elle se tenait droite, les deux pieds plantés à quelques enjambées de la frontière (elle le savait parce que l'herbe, de l'autre côté, était plus verte), et elle était incapable de la franchir. Il semblait qu'une force invisible la retenait de ce côté, du côté des mots. Là-bas, le choc des armées était impressionnant : elle apercevait des phrases emmêlées, tombées sous le coup d'une conjonction de subordination —« bien que », « quoique », « afin que », elle les reconnaissait bien, à présent, même d'ici.

Dans cet enchevêtrement, elle tenta de retrouver « histoire », mais tout était bien trop confus, sur le champ de bataille, pour qu'on puisse isoler un mot précis... Les mots étaient irrémédiablement liés, de l'autre côté de la frontière, ils n'existaient que les uns par rapport aux autres, et chacun avait une fonction précise. « Doctement » avait raison : dès qu'on faisait intervenir les conjonctions de subordination et les pronoms relatifs, la nature devenait moins importante que la fonction.

Soudain un projectile fonça droit sur Charlotte. Elle s'aplatit au sol, l'évitant de justesse, et le projectile alla se planter dans l'unique meule de foin du champ, à quelques dizaines de mètres derrière elle. La fillette s'attendait à une explosion, ou au moins à ce que la meule s'enflamme, mais il ne se passa rien. Curieuse, elle s'approcha précautionneusement du tas de foin. Et là, au milieu du nid creusé par l'impact, elle découvrit un bébé ! Il faisait la moue en secouant la tête, encore un peu sonné par sa chute. Il ne paraissait pas blessé, cependant : il était vêtu en tout et pour tout d'une couche de tissu, et on ne voyait aucune égratignure sur ce petit corps potelé ; des brins de paille emmêlaient ses cheveux blonds. Lorsqu'il aperçut Charlotte, il eut un paillement apeuré de petit oiseau, et ses grands yeux noisette se remplirent de larmes.

- Tss tss, murmura Charlotte en le prenant dans ses bras et en le cajolant. N'aie pas peur... je vais prendre soin de toi. Je vais te ramener chez toi.

Elle scanna ses environs. Le front de la bataille s'était éloigné d'eux, mais les affrontements n'avaient rien perdu de leur fureur. Résolument, Charlotte tourna le dos au chaos, et elle se mit à courir, l'enfant pressé contre sa poitrine.

Elle courut droit devant elle, sans reprendre son souffle, pour que le bruit de sa respiration haletante efface le bruit de la bataille. Droit devant elle, traversant des champs, coupant à travers les prés. Les herbes sèches fouettaient ses jambes, elle ne voyait rien au-delà de la prochaine foulée.

Elle ne s'arrêta que lorsqu'il ne lui resta pas le moindre souffle dans les poumons. Le bébé remua doucement dans ses bras ; il s'était tenu tranquille pendant sa course éperdue. Et maintenant, il observait Charlotte et lui décocha sans prévenir un sourire édenté qui lui creusa une fossette à la joue droite. Puis il se mit à se trémousser pour voir ses alentours. Il montait de son petit corps une odeur discrète de lait caillé. Charlotte le redressa, et le tourna, dos pressé contre son ventre, fesses calées sur son avant-bras, pour qu'il puisse profiter du paysage.

C'est seulement alors qu'elle le vit : un grand bâtiment, à flanc de colline, un rectangle blanc couvert d'un toit de tuiles rouges, et entouré d'un haut mur de pierres. A l'intérieur du mur,

on distinguait un très grand arbre. Au-delà du mur, on ne voyait rien : l'horizon s'arrêtait au sommet de la colline. Au-delà, il n'y avait que du ciel ; la terre n'existait plus.

Lorsqu'il vit le bâtiment, le bébé se mit à battre des mains, et à tendre tout son corps en direction de la large porte d'entrée. Sur la porte, on pouvait lire : « La crèche accueille *tous* les verbes ».

Charlotte s'approcha et frappa : le bois résonna fort dans la campagne tranquille. Quelques grillons, dérangés, arrêtèrent momentanément leur bruit de crécelle.

Mais à part cela, rien ne se passa.

La lassitude assaillit alors Charlotte ; impuissant, son corps céda, elle se laissa glisser, le dos appuyé à la porte, le bébé dans son giron. Elle se mit à lui caresser machinalement les cheveux, y retirant au passage quelques brins de paille.

"Tu es bien un verbe, n'est-ce pas ?... Où est mon erreur ? Tu es bien un verbe... tout comme dormir, recevoir, peindre, manger, pleuvoir, moirer, verduniser, mainmettre, ploquer, louchir, écobuer, anordir, désulfiter ...

Les yeux fermés, elle récitait cette litanie de verbes qu'elle ne se savait pas connaître. Cela ressemblait à une incantation.

Et quand elle rouvrit les yeux, elle comprit que la formule magique avait produit son effet : elle était toujours appuyée contre la porte de bois bleu, mais de l'autre côté, à l'intérieur ; penché au dessus d'elle, un troupeau d'enfants l'observait avec attention –et accueillait son petit protégé avec des glossements ravis. Le bébé disparut dans la foule sans se retourner.

- Allons, les enfants, écartez-vous, laissez-la respirer, *soyez* raisonnables !

Celle qui venait de parler était une petite femme ronde et rousse, habillée en blouse rose et en claquettes (du genre "confortable mais laid") ; elle se pencha sur Charlotte et entreprit de la relever. Aussitôt, une autre femme, les cheveux noirs coiffés en chignon, se précipita pour l'aider, en criant aux enfants qui n'avaient pas encore bougé :

- Allons les enfants, écartez-vous, *ayez* du bon sens ! Et retournez tout de suite dans vos chambres !

La nuée d'enfants s'éparpilla et disparut en pépant. Charlotte aperçut alors celle qui avait parlé, et fut tout de suite frappée par sa ressemblance avec l'autre femme ; c'était des soeurs, à n'en pas douter... Même allure râblée et solide, un nez en trompette, des cheveux drus et le visage éclaboussé de petites taches brunes, et des mains larges qu'elles avaient présentement, toutes deux, sur les hanches. Elles avaient un air franc : on sentait qu'on pouvait compter sur elles.

- Merci, dit Charlotte, une fois remise à la verticale. Je suis chez les verbes, n'est-ce pas ?

- Vous êtes dans notre crèche ; ma soeur et moi nous occupons de tous les verbes, sans distinction ! Et nous ne sommes pas trop de deux auxiliaires pour tout ce petit monde ! Je me nomme "avoir", et voici "être".

- Enchantée, je suis Charlotte, dit Charlotte poliment. Votre travail doit être très prenant...

- Très ! Nous n'avons pas moins de 12 000 petits pensionnaires, ici. Nous nous occupons de leur santé : nous veillons à bien les nourrir, et surtout nous prenons grand soin à habiller chacun selon le temps qu'il fait... Un barbarisme est si vite arrivé, vous savez!

- 12 000 verbes ! murmura Charlotte rêveuse. Mais comment vous en sortez-vous, à deux, pour vous occuper de tous ?

- Oh, il faut simplement *être* organisée...

- Ou plutôt *avoir* de l'organisation, reprit en écho l'auxiliaire aux cheveux noirs. Notre astuce est simple : nous avons rassemblé les différents verbes en trois groupes, en fonction de leurs habitudes, de leur caractère... mais peut-être voulez-vous visiter nos locaux ?

- J'en serai ravie, dit Charlotte, et elle s'empressa d'ajouter, devant la mine assombrie de l'auxiliaire brune : *j'aurai* beaucoup de plaisir à visiter votre crèche...

Les deux auxiliaires entraînaient Charlotte dans un long couloir aseptisé. Il flottait dans l'air une odeur de propre, de "bien astiqué", à mi-chemin entre la javel et la cire. Les murs étaient d'un blanc impeccable, et le sol, couvert d'un revêtement plastique, brillait à la lumière crue des plafonniers. Le bruit des pas se perdait dans ce tapis souple, et l'on n'entendait rien.

Bientôt, les deux auxiliaires s'arrêtèrent devant une porte peinte en rose, et qui portait l'inscription : verbes du premier groupe. Avant d'ouvrir, "avoir" et "être" se tournèrent vers Charlotte ; elles avaient sur le visage un air attendri, la tête légèrement penchée sur le côté, les yeux chavirés, et le sourire bon :

- Ce sont les verbes les plus faciles à élever, dirent-elles à Charlotte. Ils ne sont pas difficiles : ils mangent leurs "s" aux heures régulières (2^e pers. du singulier), et sortent par tous les temps de la langue française... Ils sont sans surprise, c'est tellement reposant!

Avoir poussa la porte, et aussitôt le vacarme le plus assourdissant se fit entendre ; c'était comme si mille conversations avaient explosé tout à coup.

Charlotte regarda autour d'elle : une ribambelle de poupons roses, aux joues rebondies et aux yeux clairs, jouaient et babillaient gaiement. Certains la regardaient en souriant... Elle fut étonnée de leur ressemblance entre eux : "Ils ont vraiment un -er de famille !" pensa-t-elle.

- Mes petits amours, calmez-vous un peu ! Nous avons ici une invitée, et pour lui souhaiter la bienvenue, vous pourriez peut-être lui chanter votre comptine..." Et, se tournant vers Charlotte : Vous allez voir, ils sont si mignons, alignés pour chanter... Pas une tête ne dépasse ! Et leur comptine... Ils l'ont inventée tout seuls, vous savez ! C'est tout à fait charmant.

Les enfants s'étaient à présent placés en ligne, sur plusieurs rangées, et faisaient face à Charlotte. Une voix angélique donna le la, une autre la tonique, et mille voix s'élançèrent d'un coup à l'assaut de la comptine, dans un accord parfait :

Comptine des verbes du premier groupe

Nous avons tous, quand on babille
Un charmant -er de famille
Nous sommes la crème de la crème
C'est nous les verbes sans problèmes,
Nous sommes faciles et réguliers ;
Vous aimerez nous conjuguer.

Très bon rapport qualité prix
La quantité y est aussi
Car nous signons partout présent
Pour tous les modes et tous les temps
Simples, si simples à prononcer
Et si faciles à digérer
Nous sommes le groupe du fast food
Jaloux, les autres groupes nous boudent
Car nous attirons les nouveaux
A la pelle -et même au seau !
Télécopier, robotiser,
Sitôt créés souhaitent goûter
Aux joies des verbes du premier...
Nous les sermonnons bien d'entrée
"Soyez faciles à conjuguer
Soyez dociles sous la langue
Qu'aucune de vos formes ne tanguent
Vers quelque barbarisme odieux :
Soyez simples et tout sera mieux !"

Nous avons tous, quand on babille
Un charmant -er de famille
Nous sommes la crème de la crème
C'est nous les verbes sans problèmes,
Nous sommes faciles et réguliers ;
Vous aimerez nous conjuguer !

- Bravo, bravo ! Vous *êtes* très doués ! fit "être", à quoi sa soeur renchérit :
- Vous *avez* vraiment du talent !

Elle se tournèrent toutes deux vers Charlotte pour quêter son approbation ; Charlotte se hâta d'arborer un sourire mi-ravi, mi-attendri, et battit cinq ou six fois des mains - sans pour autant bisser la chorale des petits chanteurs-. Ceci sembla contenter les deux auxiliaires, et elles invitèrent Charlotte à continuer sa visite.

Retour dans le couloir des sons feutrés, jusqu'à une porte vert pâle, indiquant: verbes du deuxième groupe.

La porte s'ouvrit sans bruit, et derrière tout était calme : les verbes du deuxième groupe dormaient.

- Zut ! C'est l'heure de leur sieste ! dit "être", aussitôt complétée par "avoir" :
- Ils *ont* besoin de beaucoup dormir, à leur âge...

Charlotte regarda alentour : des dizaines de petits lits à barreaux abritaient le sommeil paisible de ces enfants-verbes. Emportée par la douceur qui se dégageait de ce repos collectif, elle se mit à caresser légèrement, très légèrement, la joue du plus proche des enfants.

- C'est drôle que vous vous soyez intéressée à lui en premier, dit "être" : il s'appelle "finir"!

- Finir ? Mais que fait-il ici, alors ? C'est bien un verbe du troisième groupe, n'est-ce pas ?
Charlotte n'était pas très sûre d'elle : mis à part les verbes du premier groupe, faciles à repérer, elle n'avait jamais bien compris la différence entre le deuxième et le troisième groupe...

- Ma chère enfant, vous vous trompez... "finir" est bien dans son groupe, ici. Mais nous arrivons à un moment qui rend ces petits verbes du deuxième groupe plus difficiles à cerner ;

lorsqu'ils sont endormis, il est impossible de les différencier de certains membres du troisième groupe : comment, par exemple -et puisque c'est là votre erreur- différencier "finir" de "partir" ? Pour y parvenir, il faut qu'ils participent ; finir, ouvrant les yeux, devient finissant, et ce grain de beauté à la "s" gauche trahit son appartenance au deuxième groupe. Partir, lui, n'aura jamais cette, heu, sssuavité au réveil...

Refermant la porte précautionneusement, pour ne pas troubler leur sommeil, "avoir" et "être" entraînent Charlotte vers la troisième porte, qui portait l'inscription : verbes du troisième groupe.

Selon le même rituel que pour les deux portes précédentes, les deux auxiliaires se tournèrent vers Charlotte ; mais leur visage avait changé : il s'y inscrivait un mélange de pitié et d'impatience :

- Ici, ce sont les verbes du tiers-monde, expliqua "être"

- Vous voulez dire « en voie de développement », reprit Charlotte, qui connaissait bien ses euphémismes.

- Ah non, ça, il y a peu de chance qu'ils se développent jamais ! ricana « avoir ». Comprenez, ma fille, ce sont des verbes en sursis de mort... de toutes couleurs, de toutes races - oir, aire, eindre, ir, soudre - ils sont malingres, tombés dans l'oubli, ils n'intéressent plus grand'monde, et c'est normal : ils sont si difficiles à élever, avec tous ces modes qui ne leur conviennent pas !

La porte ouverte découvrit à Charlotte une pièce bien plus petite que les deux autres : il y avait là, tout au plus, trois cent verbes. Ils n'avaient en rien cette allure "bébé cadum" des verbes du premier groupe ; ils étaient d'ailleurs très différents les uns des autres. "Être", continuant son explication, pointa son index vers un enfant maigre, allongé à même le sol, près de la porte :

- Regardez "gésir", par exemple, dit-elle à Charlotte, il a bien failli ne pas vivre : il est là, gisant, il gît, il gisait, mais il ne peut rien faire d'autre ! Puis, s'emportant de ce que le petit ne semblait pas entendre qu'on parlait de lui : Il aurait fallu gésir plus fort, mon petit bonhomme, si tu avais voulu qu'on t'écoute ! Tu remplis déjà les cimetières, uni à ton adverbe fétiche que plus personne n'utilise que toi...

A ces mots, il y eut comme un remous qui parcourut l'assemblée des enfants : tous se tournèrent en direction de Charlotte, et l'un d'entre eux s'approcha d'elle ; il voulait visiblement lui parler... Elle sentit son cœur se noyer dans sa poitrine : comme les autres, il était malingre, et faible, avec une tête un peu trop grosse pour son corps. Elle se baissa, et le pris dans ses bras, avec une infinie douceur.

- Ca, c'est encore "ouïr" qui veut se faire entendre... grommela "être" entre ses dents.

"Ouïr" leva de petits yeux cernés vers Charlotte, et lui dit :

- Mes camarades de groupe et moi-même avons écrit une plainte ; nous avons mis tout notre cœur à nous y peindre, et pour vous faire une opinion de nous, c'est le meilleur moyen ; alors de grâce, oyez-nous :

Complainte des verbes du troisième groupe :

On voudrait bien vous faire accroire
Que notre groupe est un mouvoir
Dire cela c'est nous méconnaître :
Nous ne pouvons pas disparaître,

Trop de choses par nous sont dites,
Trop de beautés par nous décrites.

Il est dur, certes, de s'astreindre
A nos conjugaisons sans geindre :
Certains temps ne nous conviennent pas,
Nous sommes sensibles, délicats,
Mais pas malades : juste inconstants...
Un temps présent et l'autre absent,
Nous sommes la dentelle des verbes,
Et nos infinitifs une gerbe
Aux mille couleurs : -ir, -aire, -oir, -eindre
Nous sommes capables de tout peindre.

L'oreille conduira vos envols
De nos sons à votre parole
Chanson mouvante et éperdue
de nos formes inattendues :
Auriez-vous cru que vous *vinssiez* ?
Nos airs sont sans banalité
Échos bruyants comme une mouche,
Beaux à l'oreille et longs en bouche...

- Ils nous saoulent ! cria soudain "avoir", Venez ! Partons d'ici...
- Mais non, absolument pas ! Ils sont attachants, et leurs formes sont belles ! répliqua Charlotte ; l'insensibilité d' « avoir » lui avait fait venir les larmes aux yeux.
- Ah bon ? répondit « être » en la regardant avec une ironie non dissimulée, vous aimez réellement leur formes irrégulières ?
- En un éclair, Charlotte se remémora le nombre de fois qu'elle avait pesté devant ses conjugaisons à apprendre. Dans une crise de mauvaise humeur, elle avait même dit un jour à sa prof de français que la langue française se porterait bien mieux sans ce troisième groupe, dont bien des formes ressemblaient à des canulars ambulants. Oui, elle avait dit ça, et à présent, elle en avait honte.
- Je sais qu'ils sont plus difficile à retenir, et que pour les dire il faut faire un effort, mais ils ont une poésie que les autres groupes n'ont pas...
- Poésie ? Qu'est-ce que c'est ?
- Charlotte s'arrêta, se rendant compte de l'ampleur de la tâche : comment expliquer la poésie à un auxiliaire ? Néanmoins, elle s'y attaqua bravement ; quand elle avait une cause à défendre, rien ne pouvait l'arrêter.
- La poésie d'un mot, c'est comme son esprit.
- Son sens ? hasarda « être »
- Oui, mais pas seulement. Il y a ce qu'il veut dire, mais aussi ce qu'il suggère, toute cette guirlande de mots qui y sont attachés, et qui sonnent en sympathie lorsqu'on l'évoque... Et sa sonorité, aussi ; ces verbes du troisième groupe sont tellement riches de sonorités variées ! Les temps les transforment, les modes les font changer du tout au tout ! Ils sont... irisés ! Vous aimeriez, vous, un monde d'une seule couleur, où tous les verbes seraient semblables ?
- Oh oui ! dirent ensemble et sans hésitation « être » et « avoir », ça *serait* beaucoup plus facile pour nous, ajouta « être ».
- Charlotte était excédée, et comme souvent dans ces moments-là, son esprit s'aiguissait au tranchant de sa colère :
- Mais dites donc, vous-mêmes, si je ne m'abuse, vous êtes bien de ce groupe-là, n'est-ce pas ? Vous-mêmes, vous êtes totalement irrégulières !
- irrégulières, mais utiles ! lui rétorqua « avoir », furieuse.

- Indispensables, même ! Sans nous, les temps composés se décomposent, pas de passé dans le passé, pas de futur dans le futur, rien que des temps simples –autant dire simplistes. Nous sommes la richesse des autres, leur subtilité, leurs nuances.

- Bien parlé, soeurette ! Mais viens, laissons-la, cette mademoiselle Je-Sais-Tout ! Puisque vous les aimez tant, on vous laisse en compagnie du troisième groupe !

Et, poussant « être » devant elle, « avoir » sortit en claquant la porte.

En les regardant partir, il vint à l'esprit de Charlotte une question qu'elle ne s'était jamais posée jusqu'ici : avoir, être... pourquoi justement ces deux auxiliaires, parmi tous les verbes possible ? Comment les a-t-on choisis ? Être, avoir, ce qu'on est, sa substance, et ce qu'on a, ce qui nous appartient. Est-ce que ce sont là les deux axes selon lesquels tout s'ordonne ?

Charlotte se laissa choir sur le sol – impossible de se laisser *tomber* chez le troisième groupe. Elle était fatiguée et lasse, elle aurait voulu que quelqu'un soit là pour la plaindre, mais il n'y avait autour d'elle que ces enfants-verbes chétifs. Elle ouvrit ses bras pour les accueillir, et ils se lovèrent contre elle, dans sa chaleur tiède. Ils étaient froids d'être si peu usités. En frissonnant, Charlotte se fit une promesse muette, celle de les faire revivre dans ses mots de tous les jours, dans ses devoirs de français, dans son journal intime, dans les poèmes qu'elle écrivait parfois, partout où cela serait possible. On est responsable des mots qu'on aime. Ne pas les prononcer, c'est les trahir, les abandonner, et ultimement les tuer. Yeux fermés, elle se fit une prière fervente : lorsqu'elle serait revenue au pays des hommes, elle les avertirait de la misère de ces petits mourants. Elle leur dirait : « Adoptez un verbe ! Parrainez-le ! Il n'a besoin que de votre souffle pour vivre : prononcez-le, il vivra. Taisez-le, il mourra. Adoptez un verbe, pour garder le bouquet changeant de cette langue française irrégulière, insoumise ! » Les larmes gonflant ses yeux toujours fermés, Charlotte réalisait pour la première fois que cette complexité, qui lui faisait honnir la grammaire, était l'âme même du français.

Elle balaya ses larmes d'un revers de main ; ce faisant, son regard se posa sur un petit, tout près d'elle, et ses yeux s'arrondirent de surprise :

- Eh ! Mais qu'est-ce que tu fais là, toi ? « Aller », -er, tu appartiens au premier groupe ! D'ailleurs, tu n'as rien de mourant, on t'utilise tout le temps ! Tu sers à faire le futur proche, tu es presque un auxiliaire !

Le petit était potelé, ses joues étaient si rondes qu'elles lui pliaient la bouche en deux ; il avait un petit bouton de nez retroussé, et juste une touffe de cheveux blonds sur le sommet de son crâne rond. Il sourit à Charlotte, puis, avec une agilité surprenante pour son jeune âge et sa corpulence, il fit une pirouette dans sa direction. Charlotte retint un cri : le bambin qui se rétablissait de sa pirouette en riant ne ressemblait en rien à celui qu'elle avait dévisagé quelques instants auparavant... comment cela était-il possible ? Le marmot était à présent brun de peau, avec de grands yeux noirs frangés de cils immenses, et une auréole de boucles brunes. Une pirouette encore, et encore un nouveau visage : un petit nez pointu de musaraigne, des yeux en amande, et un duvet fin en guise de cheveux ; si fin qu'il n'avait pas encore de couleur définie.

- C'est parce que c'est un trumeau, répondit « ouïr » à la question que Charlotte n'avait pas encore posée.

- Comment ?

- Il change comme ça parce que c'est un trumeau. C'est comme un jumeau, mais il est trois. Aller, c'est trois verbes en un.

- Trois verbes en un... répéta Charlotte, hébétée de voir que même les mathématiques abdiquaient dans ce monde de mots.

- Aller a trois ancêtres romains qui l'habitent, de temps en temps.

- Des ancêtres romains qui l'habitent parfois ?

- Non, pas parfois : de temps en temps ; allare l'habite au temps du passé ; ire l'habite dans les temps d'incertitude -le futur et le conditionnel- ; et vadere, enfin, est toujours présent pour lui. Trois en un. On ne peut pas faire plus irrégulier que ça...

- Allare, j'allais ; vadere, je vais ; ire, j'irai... Charlotte prononçait ça comme une litanie envoûtante, l'archéologie des mots lui était soudain révélée et c'était comme si un rideau se

levait, lui révélant l'intimité de cette langue qu'elle croyait connaître. Un instant d'éternité, elle s'abandonna au bonheur complet de cette illumination.

Epuisée d'émotion, elle s'endormit.

Elle fut réveillée en sursaut par avoir et être :

« Allez, allez, c'est l'heure de la promenade ! lançaient-elles à la cantonade, Aujourd'hui, il ne fait pas très beau, le temps est au passé, mais il faut bien que vous sortiez de temps en temps ! Alors, qui veut venir ? »

Les deux auxiliaires attendaient, debout, bras croisés. Chacune avaient passé sur sa blouse une horrible gilet de laine orné sur toute sa surface de franges ridiculement longues. Il y en avait des centaines, qui pendaient ainsi jusqu'à leurs talons, et qui leur donnait une vague allure de pieuvre anorexique.

- Quel temps du passé ? demanda « choir » parce que moi, je suis allergique à plein de temps...

- Subjonctif passé, annonça « être » avec un soupir, Donc pour toi, c'est hors de question, mon pauvre petit... Et pour ceux qui veulent sortir par ce temps, pensez bien à prendre votre « que », sinon c'est le barbarisme assuré, et nous ne voudrions pas de ça ici, n'est-ce pas « avoir » ?

« Avoir » acquiesça avec un sourire complice en direction de sa sœur, tout en distribuant un « que » à chacun des verbes qui s'étaient rassemblés près de la porte. Les petits s'empressaient d'enfiler leur « que », s'aidant au besoin les uns les autres. « Avoir » et « être » passaient parmi eux pour les aider aussi, et lorsque tout le monde fut prêt, les deux auxiliaires levèrent chacune leur main droite. C'était le signal : il y eut comme une cohue organisée, et les verbes se groupèrent autour de leur auxiliaire. Il y en avait beaucoup plus pour « avoir » que pour « être ». Chaque verbe essayait du mieux qu'il pouvait de s'accrocher à une frange du gilet de son auxiliaire.

« Ne vous bousculez pas, il y en aura pour tout le monde ! Chacun attrape un fil du temps ! » « C'est donc à ça que servent ces horribles chandails, pensa Charlotte. Un giletpour sortir les verbes... » et elle se mordit la lèvre pour ne pas rire.

Lorsque tout ce petit monde fut arrimé, la troupe s'ébranla.

Lorsqu' « avoir » ouvrit la lourde porte quidonnait sur l'extérieur, Charlotte, un instant, eut le souffle coupé : en contraste de la lumière crue des néons, à l'intérieur de la pouponnière, la lumière du dehors était irréaliste. Le paysage était baigné d'une lumière sépia, et en levant les yeux, Charlotte se figea : le ciel était un embrasement d'ocres et d'ors. Pas comme lorsque le soleil se couche, non, c'était plutôt comme elle s'imaginait une aurore boréale : de longs rubans de couleur – toujours dans un camaïeu de sépia – s'enroulaient et se déroulaient dans l'immensité au dessus de leurs têtes. Une teinte envahissait le ciel, puis fanait, alors qu'une autre prenait sa place.

« Alors c'est ça, le temps du subjonctif passé... » songea Charlotte. Elle resta un long moment, les yeux perdus dans les couleurs tumultueuses du ciel. Finalement, elle revint sur terre : le paysage lui aussi était un dégradé de sépia, c'était un temps de vieilles photos d'arrière-grand-père, de grands-parents en culottes courtes, de cerceaux, et de voitures à cheval.

La cour était plantée d'herbe rase et de bancs de bois –trois en tout-, et en son milieu s'élevait un arbre aux branches tordues, celui-là même qu'elle avait aperçu en arrivant, quelques heures auparavant. Quel genre d'arbre, Charlotte aurait bien été incapable de le dire : c'était un fille

des villes, et puis il n'y avait aucun fruit sur l'arbre, pour guider sa déduction. Les hauts murs ocres qui entouraient la cour dissimulaient la vue du dehors. Le monde semblait s'arrêter à la frontière de ces murs. En frissonnant, Charlotte se remémora qu'elle avait ressenti la même chose lorsqu'elle était à l'extérieur.

Dans cette cour sépia, les verbes eux-mêmes avaient pris une allure désuète : « devoir », qu'elle croyait bien connaître, s'était transformé en « que j'eusse dû » ! Un peu plus loin, « que je fusse né » jouait avec « que j'eusse peint » ; leur jeu était original : ils jouaient à la courte frange –comme la courte paille, mais chacun avec le fil du temps de son auxiliaire ; évidemment, à force de tirer pour comparer les franges, il arriva ce qu'il devait arriver : elles se cassèrent toutes les deux, et les deux verbes tombèrent à la renverse. Lorsqu'ils se relevèrent, ils étaient méconnaissables ; « que je fusse né » était devenu « que je naquisse », quant à « que j'eusse peint », il s'était transformé en « que je peignisse », une tournure qui provoqua un éclat de rire incontrôlé chez Charlotte.

- Quoi, que se passe-t-il ? demanda « avoir » à Charlotte, et suivant son regard, elle aperçut les verbes égarés. Et allez donc ! Comme d'habitude, « peindre » nous en fait voir de toutes les couleurs...

- Ca n'est pas si grave, temporisa « être », au moins ce n'est pas un barbarisme... ils ont juste envie d'un peu plus de liberté.

« être » mit ses mains en parenthèses, des deux côtés de sa bouche, et cria :

- Temps simple pour tout le monde ! Subjonctif imparfait ! Vous pouvez lâcher les fils du temps ! et, se tournant vers sa sœur : Ca nous fera des vacances...

« Avoir » et « être » se mirent à discuter entre elles dans un coin de la cour, sans plus faire attention à leur petits pensionnaires. Charlotte sentit l'ambiance changer dans la foule des petits. C'était comme assister à l'éclosion simultanée de centaines de papillons. A chaque fois qu'un verbe lâchait le fil du temps qui le liait à son auxiliaire, une véritable métamorphose s'opérait : « que j'eusse mis » devenait « que je misse », « que je fusse revenu » « que je revinsse », et ainsi de suite, jusqu'à ce que la cour fût remplie de ces verbes qui couraient en tous sens, libres, grisés de leur nouvelle autonomie. Allégés de leur auxiliaire, les mouvements des petits avaient une allure irréelle qui semblait défier la pesanteur : ils couraient au milieu de leur foulée, ils s'arrêtaient en l'air ; ils bondissaient, et au plus haut de leur bond, ils restaient un instant suspendus entre terre et ciel, avant d'atterrir souplement sur l'herbe bleue. Car le paysage lui-même avait abandonné cette teinte sépia pour virer aux dégradés de gris, un gris-bleu chaud qui rendait chaque détail inhabituel, et donc intéressant.

Charlotte s'était installée un peu en retrait, pour mieux contempler la scène ; non loin d'elle, « que je partisse » jouait à chat perché avec « que je revinsse », se servant des quelques bancs de bois de la cour, ou des basses branches de l'arbre. Etrange, elle distinguait à présent quelques pommes sur l'arbre, alors qu'elle n'avait pu voir aucun fruit quelques instants auparavant.

Elle eut brusquement envie prendre une photo de cette cour inhabituelle, aux couleurs inhabituelles, peuplée de ces petits êtres inhabituels. Elle eut un geste impulsif en direction de la poche de son jean pour attraper son téléphone, mais quelque chose la retint. Ca n'était pas le souvenir de l'échec du texto, non : c'était inexprimable, la sensation que, même si elle prenait cette photo, elle ne pourrait jamais, en la montrant à d'autres, transmettre les sensations qui s'y rattachaient. C'était vain.

C'est pourquoi elle ne sortit pas son téléphone, et se contenta d'ouvrir grand les yeux, et d'engranger les souvenirs dans l'intimité de sa matière grise.

Charlotte était allongée sur son flanc, à présent, un bras plié pour soutenir sa tête. L'herbe était douce comme la moquette de sa chambre –dans son monde-.

- Ouh lala ! Le temps a filé sans qu'on s'en aperçoive ! Regarde-moi donc ça, soeurette, lorsqu'on est arrivé, le temps était au passé, et nous sommes au présent maintenant !
- Mais c'est vrai ! répliqua « être » en pointant vers le verbe le plus proche d'elles, regarde-le, celui-là, prompt à se changer pour une terminaison plus légère dès que le temps se réchauffe ! On ne peut pas leur en vouloir : « que je naisse », c'est tout de même plus léger que « Que je naquisse », n'est-ce pas mon petit bonhomme ? Elle avait cueilli « que je naisse » au sol, et jouait à lui faire des chatouilles. Le petit gloussait de plaisir.
- Oui, mais il faudrait tout de même songer à rentrer, tu ne penses pas ? insista « avoir »
- Ne t'inquiètes pas ! De toutes façons, on est au subjonctif, donc on ne risque pas de se retrouver dans le futur par mégarde !
- « être » gloussa de rire à sa propre remarque, ce qui ne changea pas l'humeur de sa sœur.
- Allez, allez, les petits, on rentre ! »

Dociles, les verbes commencèrent à se ranger autour de leurs auxiliaires, comme lorsqu'ils étaient arrivés, et les deux auxiliaires entreprirent de les compter pour être sûr qu'il ne manquait personne.

- Il m'en manque un, lança « être », avec un soupçon d'inquiétude dans la voix.

C'est alors que Charlotte l'aperçut : il était suspendu dans l'arbre, et ne savait comment redescendre. C'était « que je revienne ».

- Ne vous en faites pas, dit Charlotte lentement aux auxiliaires, je vais aller le chercher...

Son cœur s'était mis à battre à tout rompre. « Que je revienne », que je revienne chez moi , c'était le message qu'elle avait voulu envoyer à ses parents, celui qui n'avait jamais franchi le pays des mots. Peut-être que...

Elle marchait en direction du petit verbe comme on marche vers son destin. Chaque pas pesait lourd.

Lorsqu'elle fut près de l'arbre, elle fit glisser son téléphone hors de sa poche. Le petit verbe la regardait en souriant ; elle le reçut dans ses bras, approcha sa tête de la sienne, et prit la photo. La lumière du flash envahit tout le paysage.

Lorsqu'elle reprit connaissance, Charlotte était allongée sur la moquette de sa chambre. A côté d'elle, son livre de grammaire était ouvert à la page des conjugaisons. Elle tenait encore son téléphone dans la main droite , et au moment où elle s'apprêtait à se relever, il sonna. Elle sursauta de surprise ; elle venait de recevoir un texto. Il disait : “que je revienne”, et c'était signé : “Charlotte”. Sa confusion était extrême. Elle se renversa sur le dos, en fixant toujours à bout de bras le texto qu'elle s'était envoyée d'outre-monde, mais les mots du message, comme des gouttes, lui éclaboussèrent le visage, et rebondirent sur le livre de grammaire qui les absorba comme un buvard.

Seul le mot “Charlotte” restait sur l'écran bleuté de son téléphone.

- Charlotte, mais qu'est-ce que tu fais ? Tu es sourde ou quoi ? Ca fait dix minutes que je t'appelle pour qu'on passe à table !

La tête furieuse de son père était apparue dans l'encadrement de la porte.

Charlotte soupira de soulagement : tout était bien rentré dans l'ordre.

- Désolée, papa, je ne t'avais pas entendu. J'étais... plongée dans mon livre de grammaire.

